

Le Monde Illustré

ALBUM UNIVERSEL

19^e ANNEE — No 7

MONTREAL, 14 JUIN 1902

40 PAGES, 5c. le Numéro



LE CATACLYSME DE LA MARTINIQUE.—UNE MARTINICAISE

ALBUM UNIVERSEL

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

Publié par la Compagnie de Photogravure de Montréal
55, rue Saint-Jacques, Montréal.

NOTRE DERNIER NUMERO

Nombreuses ont été les félicitations que nous avons reçues du public pour certaines pages de notre dernier numéro.

Dans les cercles maritimes notre croquis du *Montréal* au beau milieu des rapides de Lachine a été une surprise assez naturelle. Ne devait-on pas s'attendre à voir l'esprit d'entreprise des grands journaux quotidiens s'affirmer en cette circonstance ? Or, c'est l'ALBUM UNIVERSEL qui, au dire de tous les intéressés, a le mieux illustré cet événement qui fera époque dans les annales de la navigation. Il est même le seul journal qui ait réussi à photographier le steamer à l'endroit le plus dangereux de son voyage.

Une autre page qui nous a valu moult félicitations, est celle consacrée au successeur désigné de M. Waldeck-Rousseau, en France. Comme question de fait, l'ALBUM UNIVERSEL a été le premier journal, non seulement au Canada mais dans toute l'Amérique du Nord, à publier le portrait de M. Combes le jour même où il a été question de lui comme premier ministre.

NOTRE FRONTISPICE DE CE JOUR

Ceux de nos lecteurs qui sont déjà allés à la Martinique, ou ceux-là encore qui ont visité l'exposition de 1900 à Paris, n'ont certainement pas oublié les jolies Martiniquaises qui étaient, si l'on peut dire, la parure vivante de la section coloniale. C'est qu'elles représentent à merveille, pour le plaisir des yeux, un des types les plus exquis créés par la fusion des deux races : la quarteronne, aux lignes d'une finesse et d'une souplesse harmonieuses, aux yeux expressifs, au teint mat réchauffé d'une légère patine dorée ; la quarteronne pareille, avec la bigarrure éclatante de son madras et de son fichu, tout à la fois à une fleur délicate des tropiques et à un bel oiseau des îles.

Charmantes Martiniquaises, insouciantes, un peu frivoles, comme on l'est volontiers au pays du soleil, combien d'entre elles ont péri dans l'effrayante hécatombe ! Combien ont passé instantanément de la quiétude souriante aux affres de la terreur et de la mort ! C'est pourquoi, parmi tous les documents de la Martinique retrouvés dans nos cartons avons-nous choisi, pour en faire le frontispice de notre journal, cette figure de femme symbolisant en quelque sorte, d'une façon particulièrement caractéristique, la collectivité humaine qui animait de sa vie la ville aujourd'hui disparue.

NOTRE CORRESPONDANT DE PARIS

Le lecteur goûtera fort, nous en sommes convaincus, la lettre que nous adresse aujourd'hui notre correspondant de Paris. Combien plus goûtera-t-il celles que nous recevrons de lui à l'époque des fêtes du couronnement à Londres.

Comme nous l'avons déjà annoncé l'ALBUM UNIVERSEL a pris ses mesures pour que ce gros événement soit illustré dans ses colonnes de dessins inédits. Outre les photographies prises sur le vif, M. Léon Bouët nous donnera des aperçus qu'on cherchera en vain dans les autres journaux.

ENCORE DES AMÉLIORATIONS

Le jour où LE MONDE ILLUSTRE s'est transformé en ALBUM UNIVERSEL, il a annoncé à ses lecteurs qu'il entendait aller de progrès en progrès. Il est à la veille d'en réaliser un nouveau dont les préparatifs ont nécessité à eux seuls une dizaine de mille dollars de dépenses. D'ici à une quinzaine de jours maintenant, l'ALBUM UNIVERSEL aura son atelier à lui, dans le bâtiment de la *Presse*. Tout y sera de premier choix, ce qui lui permettra de soigner encore davantage sa toilette typographique.

UN GRAND PROJET

Pour avoir contemplé, dans notre dernier numéro, la masse imposante de la montagne de Montréal, un lecteur de l'ALBUM UNIVERSEL a été frappé de cette idée qu'elle offrirait un spectacle autrement imposant si on en évaidait l'intérieur, en une suite de grottes comme celles qu'on trouve en France, en Pologne, en Italie et ailleurs. Nous transcrivons de sa lettre même :

" Autant que j'ai pu en juger depuis que je suis au Canada, les carrières ici sont partout à ciel ouvert. Le système n'en vaut rien nulle part, mais à Montréal moins qu'ailleurs. Pensez donc à ce qu'une pareille exploitation donne de fatigues par les grandes chaleurs d'été et par les grands froids d'hiver. Au surplus, les excavations qui en résultent ne tardent pas à se remplir d'eau et, devenues impraticables comme carrières, demandant à être comblées pour les fins du bâtiment, ou même de la sécurité publique. Combien plus pratique l'extraction de la pierre au moyen de galeries ouvertes dans le flanc d'une montagne ! C'est ainsi, du reste, que procédait l'antiquité en la construction de ses pyramides, de ses temples et de ses palais.

" De vingt endroits différents on pourrait ainsi attaquer le Mont Royal sans rien changer à son apparence extérieure et en tirer assez de pierre pour rebâtir la ville à neuf.

" Reportez-vous maintenant au croquis que je vous adresse avec la présente. Quelle belle suite de grottes et de salles résulterait de l'évidement du Mont-Royal ! Il suffirait pour cela de laisser ça et là des piliers destinés à supporter la voûte.

" Des salles de quelques centaines de pieds de haut sur un millier de long, toutes bordées de galeries s'ouvrant elles-mêmes, à des niveaux différents, sur d'autres salles ; tout cela parsemé de lacs artificiels au parquet, de cristaux comme stalactites à la voûte, de foyers électriques aux arrêtes des grandes lignes, de statues dans les niches, etc., etc ! Les contes de mille et une nuit, n'ont jamais entrevu rien de pareil. Ce serait l'une des plus grandes curiosités du monde.

" Et n'allez pas croire que pour réaliser ce projet il faille des millions. Que les autorités municipales me concèdent, sans rien me demander comme location ou comme taxes, le droit ou plutôt le privilège de pratiquer dans le flanc du Mont-Royal autant de galeries que je le jugerai à propos et d'en tirer toute la pierre dont je pourrai disposer, je me fais fort de l'évider en quelques années, de m'enrichir en cette industrie, et de livrer à la ville, suivant un plan arrêté par son ingénieur en chef, les plus féeriques souterrains qu'on aura jamais vus dans le monde.

" Que pensez-vous de mon projet ?

Cette fois encore l'ALBUM UNIVERSEL se contente de publier et la lettre et le croquis de son correspondant, laissant au public de juger si l'idée est vraiment pratique.

LE FORT CHAMBLY

Avec la belle saison et les beaux jours nous arrivent chaque année les promenades aux localités attrayantes qui ne manquent certes pas dans notre province. Avouons-le tout bonnement : on n'en peut trouver de plus délicieuses et pour les sens et pour l'esprit que le vieux fort Chambly. En même temps qu'un endroit de villégiature ravissant, c'est aussi une vraie pépinière de souvenirs historiques. Ces deux titres valaient bien que l'ALBUM UNIVERSEL lui consacrer sa première place : les deux grandes pages centrales.

En effet, ouvrons notre petite histoire du Canada : c'est en 1609, que Champlain remonta la rivière Chambly jusqu'à l'endroit où est actuellement le Fort Chambly. A cause des rapides, il fit un portage de plusieurs milles et atteignit le lac qui porte son nom dans le but de porter la guerre chez les Iroquois.

Le 10 Août 1665, Jacques de Chambly, capitaine du régiment Carignan-Salières, construisit un fort en pieux dont les quatre côtés avaient 24 toises de longueur et 15 de hauteur. Ce fort a porté les noms de Pontchartrain, puis Fort St-Louis, à cause du Roi Louis XIV qui régnait dans le temps, mais il a conservé le nom de Fort Chambly.

En 1711, un fort en pierre fut construit en même endroit et existe encore en grande partie.

En 1670, ce fort passe aux Anglais.

Le 17 Octobre 1775, les Américains s'en emparèrent.

En 1777, Guy Carleton le fait restaurer.

En 1847, le fort fut abandonné, mais en 1882 il fut restauré sous le Marquis de Lorne à la demande de M. J. O. Dion.

Le vieux cimetière militaire, près du vieux Fort contient des dépouilles de soldats français, anglais et américains et on voit des noms tel que " Hertel de Rouville, " le Général Américain " Thomas ". Ce cimetière fut ouvert en 1707 et fermé en 1843.

Le 7 Juin 1880, sur l'initiative de M. J. O. Dion, fut inauguré à Chambly le monument du Héros de Chateauguay, Charles Michel d'Irumberry de Salaberry, décédé à Chambly, le 26 Février 1829, à l'âge de 51 ans.

Cette fête fut un événement extraordinaire. Le Marquis de Lorne dévoila le monument devant une foule de 15,000 personnes.

Mais Chambly est en outre une magnifique place d'été.

Avec son beau lac aux eaux poissonneuses, avec ses rapides qui s'agitent et se jettent en murmurant dans les eaux tranquilles du Bassin, avec ses îles semées ça et là aux pieds des rapides comme des nids de verdure, avec les montagnes bleues qui environnent ce beau lac, avec les murs crénelés du Vieux Fort qui surplombe le Bassin et y plonge ses pieds, un touriste se croirait sous le beau ciel de la Suisse, dans un paysage créé par un artiste fantaisiste.

Tout plaît à l'œil et le réjouit. Rien de plus beau qu'un coucher de soleil vu des bastions du Vieux Fort Chambly.

Chambly possède des reliques d'un autre âge dans le vieux Fort Chambly et dans le vieux cimetière militaire. On remarque aussi, mais dans un âge plus nouveau, les vieilles casernes, le vieux Manoir habité jadis par de Salaberry et le seigneur John Yule, le monument élevé à la mémoire de Salaberry, une colonne élevée en 1841 par Mgr Forbin Janson, vis-à-vis de l'église actuelle.

Chambly possède un aqueduc construit par M. François Lemoine, en 1896, qui fournit une eau très pure. On peut faire plusieurs provinces avant de trouver un aqueduc qui fournisse une eau aussi bonne et aussi agréable à boire.

Deux ponts relient la rive de Chambly à celle du Richelieu, dont l'un en bois, très solide, sur lequel circulent les trains du Vermont Central. L'autre en fer pour les voitures et les piétons et qui remplace l'ancien Pont Yule, pont tubulaire en bois construit par John Yule vers 1844, et incendié en 1891.

Nous avons donc bien raison de dire en commençant ces quelques notes que le vieux fort Chambly parle autant au cœur qu'aux sens. On n'y voit que charmes de la nature et souvenirs de notre histoire.

Revue de la Huitaine

ILLUSTRÉE PAR LE REPORTER MÊME

Une dépêche de New-York annonce que M. Angelo Heilprin, président de la Société de Géographie, de Philadelphie, est revenu de son exploration de la montagne Pelée, à la Martinique. Il a déterminé exactement la situation du nouveau cratère et a constaté que le cratère n'avait pas rejeté de matière en fusion, que le sommet de la montagne n'était pas changé et qu'il n'y avait pas eu de cataclysme ni de changement dans la topographie du pays.



M'est avis que le savant en question a dû faire ses observations avec d'autres verres que ceux d'une lunette d'approche.

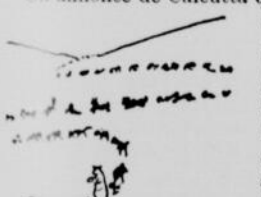
Une dépêche de Saint-Louis, Mo., annonce que le grand jury a terminé ainsi son rapport dans l'enquête instituée sur l'administration de la ville :

"Bien qu'il ait pu y avoir dans d'autres villes de la corruption aussi ignoble qu'ici, il n'existe aucune ville du monde ou comme de l'histoire où il y ait eu autant de corruption officielle".



Voilà qui est de nature à réjouir toutes les villes et administrations quelconques accusées de corruption. Aussi bien si j'étais de l'une d'elles, dirais-je de New-York, je demanderais que l'on prit pour devise ces mots : "Pas aussi corrompu que Saint-Louis, après tout".

On annonce de Calcutta que les Hindous ont décidé d'envoyer au couronnement du roi Edouard VII l'image de leur vache sacrée, sculptée en marbre.



La vache sera représentée tenant dans sa mâchoire quelques feuilles d'herbe, sur lesquelles sera inscrite une sorte de dédicace.

Ça, c'est une idée. Le Canada pourrait y envoyer un castor ; Québec, un ours ; Ontario, un chevreuil ; Manitoba, un bûffalo ; la Colombie Anglaise, un saumon ; l'Île du Prince Edouard, un hareng ; Terre-Neuve, un chien ditto ; la Jamaïque, un serpent ; l'Australie, un kangarou ; la Nouvelle-Zélande, un kiwi ; le Cap, un mouton, etc. La belle procession que cela ferait dans les rues de Londres.

Le gros évènement de la semaine dernière a été la conclusion de la paix entre les Anglais et les Boers dans le Sud Africain.

Aux termes de l'instrument ratifiant les pourparlers, les Anglais reconnaissent aux Boers la qualité de citoyens, le droit à leur langue dans les écoles et devant les tribunaux, le droit aux propriétés qu'ils possédaient avant la guerre, l'immunité contre toute taxe de guerre, le droit de conserver leurs armes et de plus une indemnité de \$15,000,000 pour rebâtir leurs fermes.



Le traité de dit rien de toutes les tenues militaires, blouses, chemises, pantalons, chaussures, chapeaux, etc. enlevés aux prisonniers anglais. Il est à présumer qu'ils resteront aux Boers ; cela doit leur représenter cinq à six millions additionnels.

C'est Esope qui disait, si mes souvenirs de collège sont fidèles, que la langue est la meilleure et la pire des choses.

Je n'entends pas discuter la justesse de ce paradoxe pour ce qui concerne Esope mais je puis m'en porter garant pour ce qui concerne Baptiste.

Deux individus, légèrement éméchés, étaient accoudés au comptoir d'une buvette : l'un souffrant de l'introduction d'un corps étranger dans l'œil et l'autre, surveillant d'un air incrédule les efforts que faisait son ami pour obtenir un soulagement.

Ecoute Baptiste, observa soudain le camarade du blessé. Je vais te faire une affaire que ne ferais pas à tout le monde, rapport que tu es mon ami. Et, ce disant, notre homme empoigne son copain par le cou et se met à lui passer la langue autour de l'orbite sanguinolente.



Quelle langue ! Et quelle efficacité comme traitement ! Baptiste déclara l'instant d'après ne plus souffrir du tout.

Que pensent les oculistes d'une pareille opération ? Esope avait bien raison de dire que la langue etc., seulement il voulait parler des langues de bœuf.

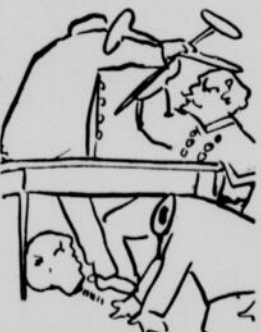
Ceci me met en mémoire l'histoire d'un individu qui eut pu justifier lui aussi le mot d'Esope, si seulement il avait été dit des dents.

Il avait la réputation, bien méritée de couper les queues de chien comme pas un sur mille ; seulement personne ne savait comment il opérait. Or, ce n'est pas une aussi petite affaire qu'on pourrait le croire de couper une queue de chien suivant toutes les règles de l'art : il faut d'abord la désarticuler à l'endroit voulu, ne pas provoquer d'hémorragie et ne pas faire trop souffrir la bête. Pour en arriver là—on le sut pour l'avoir surpris à l'œuvre—notre homme prenait la queue du chien entre ses dents et d'un coup de mâchoire vous la désarticulait proprement.

Si Alcibiade l'avait connu !

Les grands journaux se sont contentés d'annoncer la scission qui vient de se produire dans l'association des Vétérans Canadiens. L'ALBUM UNIVERSEL en a appris bien d'autres sur le compte de ces invalides du premier raid fénéen. Il paraît que dans une récente réunion, les deux factions en sont venues aux prises avec une ardeur qui rappelait l'épopée Napoléonienne. Un manchot des deux bras a donné un coup de poing sur le nez d'argent d'un vieux camarade.

Dans la mêlée qui s'en est suivie un vétérana a perdu sa jambe de liège et l'invalida à la tête de bois a été dix minutes au moins sans pouvoir retrouver son chef qui avait roulé sous une table.



Pour l'honneur des traditions militaires nous supplions les Vétérans Canadiens de ne plus donner aux pékins le spectacle de pareilles dissensions, de nature à diminuer l'éclat des fêtes de la Saint-Jean-Baptiste auxquelles ils portent un si vif intérêt.

Gaynor et Greene sont toujours les lions de la société québécoise, mais le souci qu'on a de leur sécurité a fait adopter à leur égard une drôle de manière de les inviter à des partis quelconques. Au lieu de la notification verbale ou du bout de carton

classique les priant d'honorer de leur présence telle ou telle fête à tel ou tel endroit, on leur envoie un policeman qui les met en état d'arrestation et les amène par le collet au salon où ils sont attendus. Cela ira bien aussi longtemps que les invitations ou plutôt les arrestations se succéderont à intervalles assez espacés ; mais qu'il en arrive deux à la fois, il ne restera plus d'autre ressource au policeman en retard que de prendre un bref d'habeas corpus pour s'assurer de la personne de l'invité.



Si les lions sont en honneur à Québec, les procédures judiciaires le sont bien aussi.

Extrait d'une lettre publiée récemment par un de nos grands confrères au sujet du choix fait par le gouvernement, des officiers qui doivent assister aux fêtes du couronnement à Londres :

"Le gouvernement ne pouvait certainement pas choisir ces pygmées qui traînent le sabre en temps de paix et crèvent d'envie et de jalousie en ce moment. A bon entendre, salut !"



Avant d'en arriver à mes dernières notes je demanderais à mon correspondant de Port Arthur qui m'écrit au sujet d'un Grand Projet simplement merveilleux, de me faire honneur au plus tôt de son adresse.

Toute une légion de nouveaux médecins admis il y a quelques jours aux examens de fin de mai. Dans quelques semaines auront lieu les examens du Barreau, puis les examens du Notariat.

Et l'on ne cesse de crier—à la protection de la société !

Il faut bien admettre, cependant, qu'avec les quelques centaines de docteurs que les Universités nous donnent tous les ans et la quantité d'avocats qui encombrant la profession, il ne reste plus qu'une chose à faire : fermer les hopitaux et ouvrir de nouveaux Palais de Justice, ou bien doubler le nombre de cimetières et prendre d'autres moyens de protéger efficacement, aussi efficacement que présentement, le capital de la veuve et les intérêts de l'orphelin.

Un monsieur d'une rue fashionable quitte le club à 2.30 a. m. pour entrer chez lui. A midi il pérorait devant un groupe d'intellectuels. C'est un des citoyens les mieux posés de Montréal. Le reconnaissez-vous ? Il faut espérer que non. Je l'ai croqué dans la situation ci-contre, comme nous ne les rencontrons pas sur la rue !



LE REPORTER.

Un Mariage Chic



Il y a quelques jours a été célébré à Saint-Gabriel, comté de Berthier, le mariage de M. Ubalde Plourde, avocat de Montréal, avec Mlle Albina Laurendeau, fille cadette de feu M. le docteur Laurendeau.

La jeune épouse était assistée de son frère, M. le docteur Laurendeau, jr., et M. Plourde était assisté de son confrère de classe, M. Michel LaRoche, avocat et recorder de Saint-Henri.

Monsieur le curé Sylvestre officiait, et le joli temple de Saint-Gabriel avait revêtu pour la circonstance, sa plus jolie toilette de fête. Chant et musique du meilleur goût ajoutèrent à l'éclat de la cérémonie.

Le mariage de Mlle Laurendeau fut tout un joyeux événement pour ses concitoyens dont elle sut s'assurer l'affectueuse admiration, par ses hautes qualités du cœur et de l'esprit.

Les jeunes époux ont fait leur voyage de noces dans les Etats de la Nouvelle-Angleterre.



DEUX GRAVURES INÉDITES

UNE EXÉCUTION CAPITALE DANS LE NORD DE LA MANDCHOURIE

La communication suivante accompagnée de deux photographies d'un réalisme extraordinaire intéressera certainement un grand nombre des lecteurs de l'ALBUM UNIVERSEL.

C'est un extrait de lettre d'un correspondant chinois de *La Lumo* (lettre écrite en esperanto,) traduite par le rédacteur de *La Lumo*.

"Je vous envoie dans cette lettre deux photographies, prise d'après nature, par un de mes collaborateurs chinois; ces photographies montrent la décapitation en Chine de deux criminels. La première montre le moment précis où l'exécuteur a déjà à demi tranché la tête d'un criminel, la raie sombre indiquant le sang qui rejaillit du cou tranché, en même temps, on voit l'aide-bourreau qui tire à lui la tête de l'exécuté, au moyen d'une corde attachée à la tresse de cheveux de ce dernier. Le deuxième criminel est là qui regarde avec terreur l'exécution de son collègue et voit quel terrible sort lui est réservé.

"La deuxième photographie montre la seconde exécution. Le premier criminel repose, déjà décapité, à droite de la gravure et l'exécuteur se prépare à abattre de son glaive la tête du deuxième criminel, qui, dans la première gravure, regardait l'exécution de son collègue.

"Ces deux exécutions ont eu lieu à Tielling, Chine, l'automne dernier. On peut ici voir de semblables scènes toutes les semaines, car les chinois ici coupent le cou des criminels en pleine rue des villes ou villages, et ce en présence de toute la populace.

"Je crois que ces photographies seront très intéressantes pour les Américains, qui, me dit-on, sont très friands de ces scènes extraordinaires. Cependant, je veux qu'il soit mentionné que ces gravures vous ont été envoyées par des Espérantistes de Chine et qu'elles ont été prises, par des Espérantistes, d'après nature.

"Votre tout dévoué,

"NIKOLAJ KAZI-GIREJ,

"Tielling, North-Manchuria, China.

"Le 22 de mars 1902."



Les Hommes du Passé

LE COLONEL DE SALABERRY

Le monument de Salaberry que nous donnons en notre page centrale de ce jour, avec quelques vues du fort de Chambly, évoque naturellement le nom du héros de Châteauguay.

Constatons d'abord que le sujet de cette étude descend des Salaberry, Seigneurs d'Irumberry, en Navarre, célèbres dès le XV siècle et alliés à la famille espagnole castillane de Sans-Per, dont un membre reçut l'épée de François Ier, à Pavie.

Le premier de ce nom qui vint au Canada est Michel de Salaberry, arrivé à Québec en 1735 sur la frégate *Onglesia*.

Charles Michel d'Irumberry de Salaberry, surnommé le Léonidas canadien, est le fils de Michel Ignace Louis Antoine et petit-fils de Michel. Il vit le jour au manoir de Beauport, le 19 novembre 1778. Comme ses frères il s'engagea de bonne heure dans la carrière des armes, servit onze années aux Indes occidentales et participa à la conquête de la Martinique, puis successivement dans les Pays-Bas et en Espagne. Il était devenu major du fameux régiment du 60^{me} Carabiniers ou Royal American, organisé par le duc de Cumberland quand les événements le rappelèrent dans son pays. Il forma le corps des Voltigeurs qui ne devait pas tarder à illustrer.

Lieutenant colonel, commandant et surintendant de ce beau corps il fut aussi choisi pour être un des chefs de l'état-major de la milice.

Attaqué à Lacolle, à la fin de 1812, par 1400 américains, il remporta sa première victoire. Hampton, repoussé sur la route d'Odeltown résolut d'opérer sa fonction avec son général en chef en prenant la route de Châteauguay. C'est ici que De Salaberry devait se révéler aussi bon stratège que vaillant soldat. Le héros canadien qui avait eu l'avantage de reconnaître tout le pays au-dessus de Châteauguay dans une excursion sur la frontière américaine, quel-

ques semaines auparavant, remonta la rive gauche de la rivière Châteauguay pour gagner l'autre extrémité d'un bois où il savait qu'il y avait une excellente position, sur un terrain coupé de ravins profonds sur quatre desquels il établit autant de lignes de défense l'une après l'autre. C'est à la force de la position choisie et fortifiée de la sorte non moins qu'à l'héroïsme, que fut due la victoire qui devait suivre.

Le 24 octobre ayant ouvert un large chemin à travers les bois et les marécages jusqu'à la distance de quatre à cinq milles du campement canadien, dans lequel Salaberry, à la tête de 300 Voltigeurs, Fencible et guerriers de race rouge, venait d'être renforcé par quelques compagnies de la milice sédentaire, le général américain, qui s'avancait à la tête de 7,000 fantas-

sins, 400 chevaux et 12 canons, envoya durant la nuit le colonel Purdy pour s'emparer du gué et tourner la position ; mais cet officier s'égara dans les bois. Le lendemain Hampton s'avança lui-même vers les abattis avec 3,500 hommes, et en donna 1,500 à Purdy pour tenter de nouveau de tourner les Canadiens, laissant en réserve le reste de ses troupes.



LE COLONEL DE SALABERRY

De Salaberry averti de ce mouvement par le feu fait sur les piquets avancés, voyait maintenant devant lui un ennemi avec lequel il s'était deux fois efforcé d'en venir aux mains ; il marcha en avant et donna le signal du combat, se plaçant lui-même au centre de la première ligne et confiant la seconde au lieutenant-colonel McDonnell, le même qui avait pris Ogdensburg. Le feu fut vif de part et d'autre, mais mal dirigé d'abord par les Américains. Ils tirèrent mieux ensuite ; cependant, entendant sans cesse le son des cors placés à différents intervalles, ils crurent que les Canadiens s'avançaient sur eux en grande force, et leur ardeur se ralentit. La colonne du colonel Purdy, parvenue au gué pendant le combat, fut repoussée et mise en désordre par De Salaberry, qui avait porté

son attention de ce côté-là. Voyant son plan déconcerté par la défaite de cette division, Hampton prit le parti d'ordonner la retraite.

De Salaberry coucha sur le champ de bataille, et le lendemain au point du jour, il fut rejoint par la compagnie des Voltigeurs du capitaine de Rouville, son beau-frère, les grenadiers Watteville et quelques guerriers indigènes.

Le 28, il envoya en reconnaissance le capitaine Ducharme, héros de Beaverdam, et 150 guerriers, qui s'assurèrent que l'armée américaine avait abandonné son camp de Piper's Road pour retourner à Plattsburg. Wilkinson, qui était à Cornwall, ayant appris la défaite de son collègue, se retira à la rivière aux Saumons et s'y fortifia. Châteauguay permit encore au baron de Rottenburg, puis à sir Gordon Drummond, son successeur, de reprendre l'offensive dans le Haut-Canada. La Grande-Bretagne commémora la victoire par une médaille d'or, les Voltigeurs reçurent solennellement des drapeaux ornés de devises, et Salaberry, outre la médaille, eut l'ordre du Bain transmis avec une lettre autographe de S. A. R. le prince régent. Les deux chambres du parlement canadien lui votèrent les remerciements du pays. Les Voltigeurs eurent encore part à la seconde victoire de Lacolle, en mars 1814. De la carrière des armes, Salaberry passa à celle de sénateur : il fut appelé au Conseil législatif en 1818, en même temps que Mgr Plessis. Il mourut à Chambly, le 26 février 1829, à 51 ans, et fut inhumé dans l'église neuve du lieu, qui a remplacé celle que le feu détruisit en 1806.

C'est cinquante ans après sa mort que la reconnaissance nationale lui éleva à Chambly un monument dont on peut voir la photographie dans notre page centrale.

L'ANNALISTE.

VARIETES

Sortant du Salon de peinture, deux rapins s'installent à une taverne et commandent l'apéritif.

Sonne la minute douloureuse. L'un d'eux fait le geste de fouiller dans sa poche.

—Laisse donc cela, mon vieux, ça me regarde ! Garçon, n'acceptez rien !

Et cinq minutes après :

—Dis donc, tu ne pourrais pas me prêter cent sous jusqu'à demain.

•••

Un chasseur d'occasion tire sur un lièvre. L'animal ne bouge pas et continue à grignoter tranquillement une racine.

Le chasseur tire encore une fois. Le lièvre se sauve.

—Ah ! enfin ! dit le chasseur d'un air satisfait à un ami qui l'accompagne.

—Comment ? fait celui-ci, mais vous ne l'avez pas touché.

—Je sais... je sais... mais tout de même je l'ai dérangé dans son repas... Ça m'aurait vraiment humilié s'il n'avait pas bougé du tout.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

GROTTES ET CAVERNES

Au chapitre des Grands-Projets, dans notre numéro de ce jour, un correspondant émet l'idée d'évider la montagne de Montréal, de manière à en faire une grotte de quelques centaines de pieds de hauteur sur 1000 pieds ou plus de longueur, grotte susceptible d'ornementations qui en feraient une véritable merveille et comme le complément du parc Mont-Royal.

Ce projet, que nous n'avons pas à apprécier ici, appelle l'attention sur cette curiosité de la nature que constituent les grottes et cavernes. Les divers dessins distribués en cette page, suffiraient à la rigueur, pour faire comprendre au lecteur ce que sont en général les souterrains du genre, mais on aimera peut-être à avoir des renseignements particuliers sur les plus remarquables d'entre eux.

L'antiquité égyptienne avait connu les *spéos*, temples souterrains plutôt de main d'homme. Les fameuses grottes de Samoun, ou des Crocodiles, sont d'immenses souterrains, situés dans la haute Egypte, non loin de Monfa'out. Ces souterrains sont remplis d'une quantité incalculable de momies humaines et de momies de quadrupèdes, d'oiseaux, de reptiles, etc. ; on y trouve particulièrement, un très grand nombre de crocodiles embaumés, ce qui fait donner à ces grottes le surnom par lequel on les désigne parfois. On suppose que toute cette population de momies vient de la ville antique qu'à remplacée Monfalout, et de la grande Hermopolis, toutes deux situées sur la rive gauche du Nil.

Les grottes de Samoun n'ont pas été très souvent explorées, soit que bien des voyageurs n'en aient point connu l'existence, soit qu'ils en aient trouvé l'exploration trop pénible ou trop funèbre. Cependant un voyageur contemporain, M. A. Georges, dit avoir vu sur leurs noires parois, près du chantier des momies, le nom d'une dame



Caverne de Petchabury, au golfe de Siam

romaine gravé avec soin et en gros caractères parmi quelques autres noms. D'ailleurs, dans le pays même, ces grottes inspirent aux gens des environs une sorte de terreur superstitieuse, et il n'est pas toujours facile de se procurer un guide qui consente à y descendre.

L'entrée des grottes de Samoun est une simple crevasse à fleur de terre, de trois pieds environ, de diamètre et de neuf pieds de profondeur. Quand on s'est glissé par ce soupirail, on rampe, plutôt qu'on ne marche, dans un couloir étroit et tortueux, dont le fond est un sable fin et doux, qui se soulève sous les pieds en poussière impalpable et rend la respiration difficile. L'obscurité est complète et l'on n'a que la pâle lueur des bougies pour se diriger dans ce pénible voyage.

Après un long temps, dit M. A. Georges, nous quittons le fond de sable pour un fond accidenté, barré de grosses pierres transversales ; les parois se resserrent, s'élargissent, s'exhaussent, s'abaissent, ondulent, prennent souvent la forme de stalactites horizontales et droites comme des piques menaçant la poitrine et la tête. Souvent on peut se redresser à moitié, mais souvent aussi des pierres pendent de la voûte, aiguës, coniques, et vous forcent rudement à vous replier. Parfois on rencontre un espace plus large, plus élevé, où l'on peut se redresser tout à fait et marcher ; cela réjouit comme une oasis dans le désert. On



Grottes de Samoun



Grottes de Hans-sur-Lesse



La grotte d'Azur, dans le golfe de Naples



Grottes de Mammouth. La mer morte



Grottes de Mammouth

arrive enfin à une enceinte assez large et assez étendue ; de grosses pierres adossées pèle-mêle l'une contre l'autre forment le fond ; on avance comme on peut, circulant tout autour ou grimpant dessus."

Il y a quelques années, on voyait dans cette enceinte, dont parle M. A. Georges, le cadavre d'un voyageur qui s'était perdu dans les grottes et qui était venu mourir à cette place, d'épuisement et de faim.

La Thébaïde, ou haute Egypte, comprenant les déserts au-delà des chaînes libyque et arabique, faisant suite à l'Heptanomie ou moyenne Egypte, qui finissait aux environs de Cuses, c'est-à-dire à peu près au point où le désert de l'Est vient aboutir à la mer Rouge, à la hauteur de l'extrémité de la presqu'île du Sinai. Les déserts du Sud-Est et du Nord-Ouest servirent de retraite aux chrétiens qui, exaltés par les prédications des évangélistes Luc et Marc, imitèrent l'exemple de saint Antoine.

Les grottes de la basse Thébaïde ne sont autre chose que des concavités creusées par la main des hommes dans une montagne qui fait face au Nil, et qui s'échelonne de distance en distance sur une étendue de quinze à vingt lieues.

Il est facile de reconnaître, à première vue, que ces grottes ont été creusées afin de fournir des matériaux à la construction des villes voisines, ou bien encore à celle des pyramides. En effet, les pierres qu'on a tirées de ces carrières ont laissé des cavités vastes, obscures, basses, formant une espèce d'enfilade sans ordre et sans symétrie ; les voûtes de ces cavités, basses et inégales, sont soutenus de distance en distance par des piliers évidemment laissés exprès pour leur servir d'appui par les ouvriers.

Rien ne ressemble donc plus à des carrières que ce qu'on appelle aujourd'hui les Grottes de la Thbaïde, et l'histoire est là d'ailleurs pour prouver que telle fut leur origine. En effet, nous voyons dans Hérodote que le roi Cléopas employa cent mille hommes, pendant l'espace de dix ans, à ouvrir des carrières dans la montagne du levant du Nil, et à en transporter les pierres au delà du fleuve ; et que, pendant dix autres années, les mêmes cent mille hommes furent occupés à élever une pyramide construite de ces pierres, qui étaient tendres et blanches en sortant de la carrière, mais qui peu à peu se durcissaient et se brunissaient à l'air. Plus tard les successeurs d'Alexandre,

et après eux les Romains, ont tiré de ces mêmes carrières une quantité prodigieuse de pierres pour l'établissement de leurs colonies.

On trouve dans ces carrières des trous réguliers, taillés dans l'épaisseur du roc ; on suppose que ces trous, longs de six pieds et larges de deux, ont pu servir de sépulcres.

On remarque aussi, pratiquée dans les voûtes de ces ténébreuses cavernes, diverses cellules très petites, dont les portes et les fenêtres n'ont guère plus d'un pied carré. On a pensé que ces cellules avaient dû servir de retraite à de pieux solitaires.

L'Egypte n'a pas eu seule le privilège de posséder des temples souterrains ; on en voit encore de magnifiques vestiges dans l'Inde, où la religion était jadis le principe fondamental de l'organisation sociale.

Il était bien naturel d'ailleurs que dans l'Inde, ainsi que partout où prédomina le culte de la nature, cette sombre religion, ennemie déclarée du soleil, qui a enfanté les sacrifices humains, les temples s'enfouissent dans les entrailles de la terre, et que leurs lugubres cérémonies fussent célébrées à la lueur des torches.

Les temples souterrains, que l'on rencontre en nombre considérable dans l'Inde, diffèrent à plusieurs points de vue des *spéos* que nous avons rencontrés en Egypte. En outre, les *spéos* indiens ont presque tous leur plafond taillé en berceau ogival, forme inconnue en Egypte. Puis les colonnes indiennes ont toujours des piédestaux de même hauteur que leur fût, et toutes les figures sont représentées d'une façon bizarre, satanique ; les colonnes égyptiennes au contraire n'ont jamais de piédestaux, et les statues qui les accompagnent ont toujours une pose tranquille et



Chapelle St Antoine dans les salines de Wieliczka



Grottes d'Osselles.—La chaire à prêcher

mentale, une figure noble et gracieuse. Enfin les excavations égyptiennes sont plus profondes et plus richement ornées ; elles sont aussi d'une antiquité beaucoup plus reculée, car nous avons vu qu'elles remontaient pour la plupart au quatorzième ou au quinzième siècle avant Jésus-Christ, tandis que les plus anciennes des excavations indiennes ne remontent guère au delà de cinq cents ou six cents ans avant notre ère.

C'est au culte de Brahma et, en partie, à celui de Bouddha que sont consacrés les temples souterrains de l'Inde : les sculptures, qui les décorent, représentent toutes des sujets de la même mythologie.

Il n'y a pas fort longtemps que ces temples sont connus et visités.

On trouve dans l'histoire et la mythologie de la Grèce les traces d'un grand nombre de vastes salles, ou plutôt de vastes galeries souterraines à ramifications innombrables, auxquelles on donne le nom de Labyrinthes et sur le modèle desquelles on éleva plus tard certains édifices.

Le plus célèbre de ces labyrinthes est celui de Crète, connu surtout par la fable du Minotaure.

C'était une ancienne carrière située près de Cnosse, et dont on attribuait le percement à Dédale. Elle était destinée aux sépultures de la famille royale.

Tout le monde sait que le Minotaure, ce monstre de Crète, moitié homme et moitié taureau, né de l'union fabuleuse de Pasiphaé, fille d'Apollon et de la nymphe Perséide, et femme de Minos, avec un taureau ou plutôt un certain Taurus, général crétois, fut enfermé dans le labyrinthe de Crète, où tous les sept ans les Athéniens devaient lui envoyer sept jeunes filles et sept jeunes garçons pour qu'il en fit sa nourriture. Thésée, fils d'Enée, roi d'Athènes, se décida à débarrasser les sujets de son père de cet abominable impôt ; il pénétra dans l'inextricable labyrinthe, réussit à ne pas s'y perdre, grâce au peloton de fil conducteur qu'Ariane, fille de Minos, lui avait donné pour l'amour de lui, et tua le monstre.

Les fameuses catacombes de Rome sont sans aucun doute un des plus remarquables restes de cette civilisation romaine qui nous a laissés des vestiges de tant de merveilles.

Les catacombes de Rome sont d'interminables galeries souterraines qui s'étendent sous la ville même et dans la campagne voisine, et qui ne contiennent pas moins, à ce que l'on croit, de six millions de tombes.

Nombre de savants, depuis Bosio, ont visité en tous sens la Rome souterraine et ont écrit sur elles des ouvrages importants. Au premier rang se placent Aringhi, Boldetti, Bottari, Marchi, et enfin tout récemment M. de Rossi, qui a entrepris un travail considérable et placé à un nouveau point de vue, dans lequel il renverse d'une façon irréfutable les fausses idées généralement adoptées sur les catacombes. Grâce aux travaux de ces savants, ces précieux monuments de l'origine du christianisme sont devenus impérissables et demeurent à tout jamais acquis à la science. Malheureusement, les voies souterraines des galeries sont de plus en plus obstruées par de fréquents éboulements, et auraient bon besoin d'un entretien que l'incurie ou l'indigence du gouvernement italien leur refusent complètement.

L'Italie comme la Grèce, a eu ses antres prophétiques, où la superstition populaire venait consulter le destin. Il reste peu de traces aujourd'hui de ces soupiraux consacrés qui furent autrefois assez répandus dans la péninsule italique.

On montre cependant encore à Cumes, près de Naples, la grotte où la célèbre sibylle attirait jadis tant de monde. " Cette grotte, dit M. l'abbé Carpentier, n'est remarquable ni par ses dimensions ni par ses décorations naturelles ; le fond en est occupé par une sorte de bassin qui ressemble au cratère d'un ancien volcan et que des infiltrations incessantes entretiennent presque constamment à demi rempli d'eau ; aussi le voyageur est-il obligé de monter sur les épaules de son guide pour arriver sans encombre à l'espèce de crevasse par où la sibylle formulait, dit-on aux profanes les décrets de la destinée ; ce soupirail prophétique est entouré de plusieurs salles naturelles, évidemment modifiées par la main de l'homme et accommodées pour servir de logement ou de lieu de repos à la déesse du lieu et à ses ministres. On montre aussi, dans la partie supérieure de la grotte, une entrée particulière réservée, à ce que l'on assure, aux grands personnages, qui éprouvaient aussi le besoin de consulter la sibylle."

Grotte de Notre-Dame de la Balme (l'entrée)

porain, c'est l'admirable et pittoresque aspect de l'île de Capri (l'antique Caprée). Toutefois, ce qui domine et efface tout autre sentiment à Capri, c'est le souvenir abhorré de l'empereur Tibère, qui n'avait pas moins de douze palais, dit-on, dans cette île. On peut voir encore aujourd'hui celui qu'il habitait au bord de la mer dans la saison des bains : on le désigne maintenant sous le nom de Palais de la mer.

Mais il y a autre chose que le souvenir de Tibère à Capri : c'est la grotte d'Azur. Cette célèbre grotte, à laquelle les touristes ne manquent jamais de faire visite, est une énorme cavité naturelle, affectant la forme d'une voûte elliptique de cent soixante pieds sur cent vingt, et de soixante-dix pieds de haut vers le centre. Elle est pratiquée dans les rochers qui s'élevaient perpendiculairement à la mer, et disposée de telle sorte que, dans tout son pourtour, les rochers reposent ou plutôt sont suspendus sur la mer du côté de leur largeur, et de là s'élancent jusqu'à la voûte de la grotte dont l'eau remplit ainsi tout le fond. Mais, si tout le monde pense à rendre visite à la grotte d'Azur, tous le monde n'est pas admis à satisfaire sa curiosité, l'ouverture en étant si étroite que l'on ne peut y entrer en bateau que dans les temps calmes, quand la mer est unie. On raconte même que quelques voyageurs, surpris dans cette caverne par le gros temps qui en fermait complètement l'ouverture, ont dû y passer plusieurs jours sans aucune communication avec l'extérieur.

La grotte d'Azur doit son nom à un phénomène d'optique qui colore les parois d'une teinte azurée, lumineuse et douce à la fois ; ce phénomène est produit par la réfraction horizontale de la lumière sur les eaux de la mer, qui font l'office de verre teignant de ses couleurs le jour qu'il transmet. Il est impossible de se faire une idée, au dire des voyageurs, de l'effet magique produit par cette réverbération. " Qu'on se figure, dit Alexandre Dumas, une immense caverne toute d'azur, comme si Dieu s'était amusé à faire une tente avec quelque reste du firmament ; une eau si limpide, si transparente, si pure, qu'on semble flotter sur de l'air épaissi ; au plafond, des stalactites pendantes comme des pyramides renversées ; au fond, un sable d'or, mêlé de végétations sous-marines ; le long des parois qui se baignent dans l'eau, des pousses de corail aux branches capricieuses et éclatantes."



Cave du Diable en Angleterre



Temple de Kailasa, à Ellora



Une vue dans les catacombes de Rome

Les immenses excavations que les hommes ont creusées dans le sol, afin de lui arracher les inépuisables richesses qu'il recèle dans son sein, sortent quelque peu de notre sujet. Toutefois, l'aspect tout particulier des salines de Wieliczka et le grand nombre de cavernes d'apparence naturelle que l'on y admire et qui les font ressembler " à un palais souterrain des Mille et une Nuits ", nous engageant à un donner une description succincte.

Wieliczka (prononcez Vielitckka) est une petite ville de quatre mille habitants, située à 6 milles au sud-est de l'antique cité de Cracovie, au pied des monts Karpathes ou Krapacks, dans cette partie de la Pologne que s'est adjugée l'Autriche, lors du partage de ce malheureux pays. Là sont d'immenses mines de sel.

On a calculé que, pour visiter en détail les interminables labyrinthes de galeries, de salles, de magasins, qui se multiplient sous les pas du visiteur, il faudrait passer dans ces lieux souterrains quatre semaines en marchant huit heures par jour. La longueur totale de toutes les galeries est évaluée à 300 milles.

La Belgique, principalement dans la partie Sud-Est, est extrêmement riche en grottes à stalactites. Chaque jour on en découvre de nouvelles, et l'on pourrait presque dire, sans courir le risque de se tromper, que toutes les collines de cette région en renferment quelqu'une dans leur sein.



Grottes d'Osselles.—Le tombeau

LES HOMMES DU JOUR

LOUIS PHILIPPE HEBERT

Vingt et un ans se sont déjà écoulés depuis que Hébert a vu se dresser à Chambly cette statue de Salaberry (7 juin 1881) qui consacra publiquement sa réputation de sculpteur et le classa parmi les grands artistes. Reproduisons ce que disaient les journaux du temps de celui qui dans le domaine des beaux arts devait faire honneur à notre pays autant que De Salaberry dans la carrière des armes :

“ C'est le premier travail de ce genre dû au talent d'un Canadien. A ce titre, il serait déjà digne de remarque ; mais ce n'est pas là le seul mérite de l'ouvrage. Comme œuvre d'art, la statue a des qualités très sérieuses, et fait assez d'honneur à son jeune auteur pour attirer sur lui l'attention du public.

“ M. Hébert, (Louis-Philippe) est né le 27 janvier 1850. Il est le fils d'un des premiers colons des townships de l'Est, de M. Théophile Hébert, cultivateur de Sainte-Sophie d'Halifax, comté de Mégantic, d'origine acadienne, et de Julie Bourgeois, descendante d'une famille française, émigrée pendant la Révolution. Il est aussi le neveu de M. Noël Hébert, qui fut plusieurs années député de Mégantic, et qui servit de modèle à M. Guérin Lajoie, pour son type admirable de *Jean Ricard*.

“ Comme chez tous les véritables artistes, le talent du jeune sculpteur se révéla dès son enfance. A sept ans, il sculptait déjà des figures de bois, surtout des soldats et des sauvages. Mais comme ce talent là n'est pas précisément ce qu'il y a de mieux apprécié dans nos campagnes, on l'appela communément le *gosseux*.

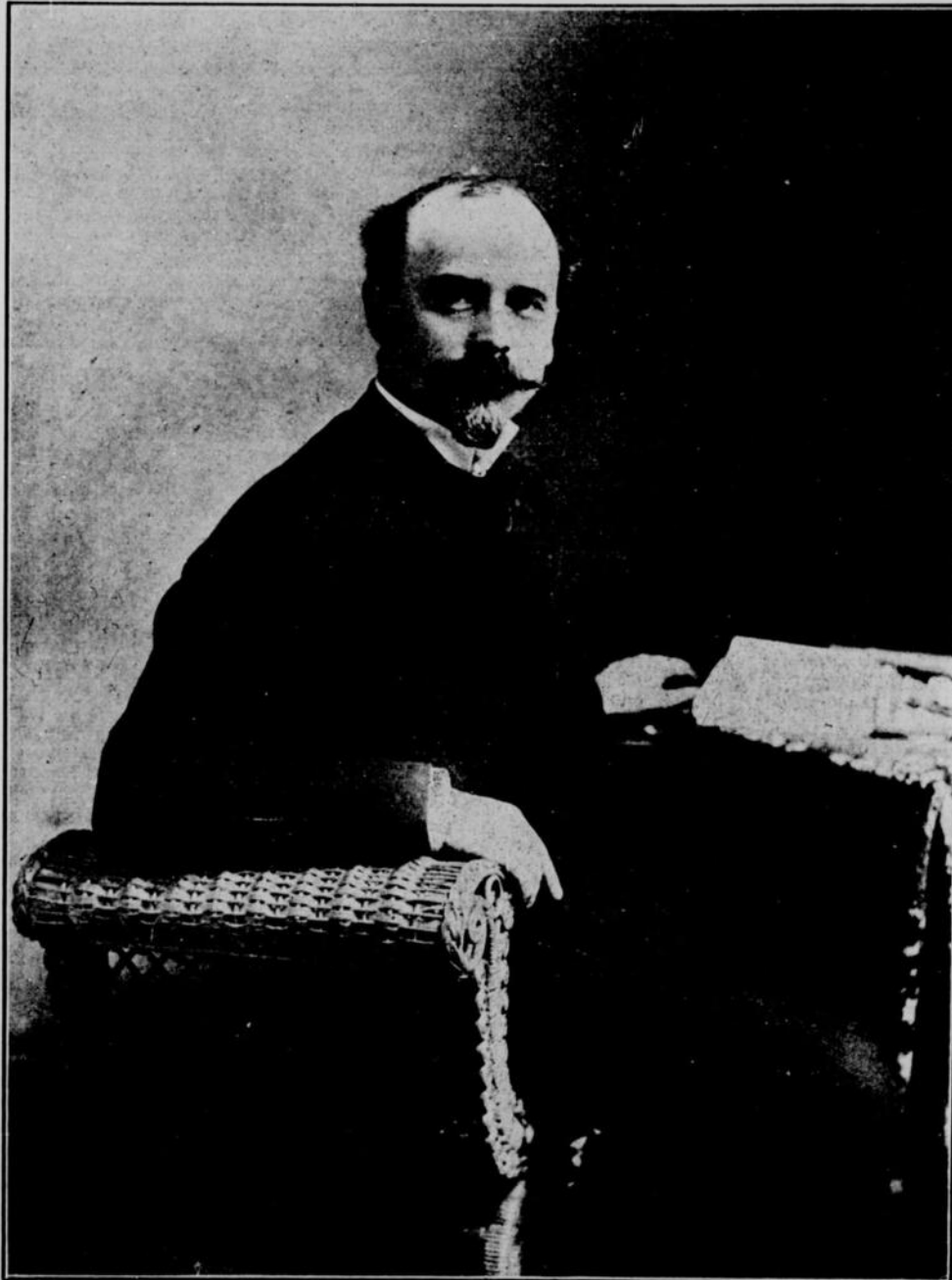
Pour tout le monde, c'était un paresseux, impropre à rien, bon seulement à bâtir des chefs-d'œuvre, et qui ne saurait jamais labourer une pièce de terre de sa vie. Il avait aussi un autre défaut : c'était un *liseux*.

—On n'avait pas plutôt le dos viré, disait-on, qu'il avait le nez dans un livre.

“ Bref, il était d'un mauvais exemple pour ses camarades.

“ Enfin, comme il avait trop d'idées croches pour faire un habitant, on tenta de le lancer dans le commerce ; et le voilà commis chez un de ses oncles maternels. Or, comme il continuait toujours à *gossier*, son patron, dont il faisait le désespoir, finit par le congédier, en lui prédisant, suivant l'expression consacrée, qu'il ne ferait jamais rien.

“ Pauvre enfant déclassé, sans conseils et sans protection, le jeune artiste dut faire, de quinze à dix huit ans, l'apprentissage de la vie, sous son côté le plus rude et le moins attrayant. Pendant trois ans, il travailla aux approvisionnements de bois de chauffage



LOUIS PHILIPPE HEBERT

Photographie J. A. Dumas, 112, rue Vitré, Montréal.)

pour le chemin de fer du Grand-Tronc. Ce travail abrutissant—on le croira sans peine—n'allait guère au tempérament délicat et nerveux du pauvre rêveur, et la compagnie constante d'hommes ignorants et brutaux était bien pénible pour cette nature d'élite.

“ Aussi, l'oiseau saisit-il la première occasion de quitter la cage et de s'envoler. On organisait alors l'expédition des Zouaves Pontificaux. Louis-Philippe fut l'un des premiers enrôlés.

“ Il partit en rêvant des merveilles artistiques de l'ancien monde. Il vit Paris en passant ; l'art se révélait à lui pour la première fois dans sa splendeur marmoréenne. Mais ce fut à Rome surtout qu'il vit s'ouvrir devant lui des horizons inconnus. Le jeune

enthousiaste vivait dans l'extase. Pendant les moments de loisir que lui laissait le service, il courait admirer les milliers de chefs-d'œuvre que renferme la ville éternelle, ou, à l'aide d'un canif seulement, exécutait d'un tour de main quelque statuette ou quelque bas-relief de son invention.

“ L'aumônier, M. l'abbé Moreau, qui avait remarqué son talent, voulut le faire entrer à l'Académie de Saint-Luc ; mais Rome fut prise avant qu'il eût pu mettre ce projet à exécution. Le jeune Hébert revint donc au pays, décidé à se faire cultivateur, malgré son peu de goût pour cette profession.

“ Quelque temps après, il faisait connaissance de M. Edouard Richard, ancien député de Mégantic—et son parent. Celui-ci lui conseilla fortement de suivre ses inclinations, lui fournit quelques modèles, et envoya à l'exposition provinciale de 1877 un petit buste de Béranger, en bois, que l'artiste en herbe avait sculpté avec son couteau. M. Bourassa, qui était juge du concours artistique, lui décerna le premier prix.

On conçoit la joie avec laquelle cette bonne nouvelle fut accueillie. Or, le premier succès mondain qu'il soit, est toujours le premier succès, c'est-à-dire celui auquel on est le plus sensible. Tous les triomphes et toutes les ovations de l'avenir ne sont rien comparés à la première couronne fût-elle de clinquant.

“ M. Bourassa fit venir le jeune homme à Montréal, le prit dans son atelier, l'aïda de son expérience et de sa bourse, et en fit ce qu'il est aujourd'hui un artiste plein de goût, d'originalité et d'avenir.

En ce moment M. Hébert travaille aux décorations artistiques de la cathédrale d'Ottawa, et de plusieurs autres églises.

“ La vigueur masculine et l'amour du travail sont chez lui des traits caractéristiques.

“ Dès sept heures du matin il est à son atelier, l'ébauchoir ou le ciseau à la main. C'est là qu'il le trouve à toutes les heures du jour, gai comme un pinson et se peignant comme un charme.

Que d'autres chefs-d'œuvre Hébert a produits depuis : statues de Cartier, de Macdonald, de Maisonneuve, de Lévis, de Frontenac, etc., etc. A vingt-et-un ans de distance, nous dirons avec son biographe de 1881 : laissons faire l'avenir, on peut être sûr que Hébert n'a pas dit son dernier mot.

Une rumeur qui tend à s'accréditer, veut qu'aux fêtes du couronnement, il doive recevoir d'Edouard VII la décoration de l'Ordre de St-Michel et de Saint-George, qui comporte, comme on le sait, la particule *Sir* au prénom du titulaire. Cette distinction accordée à Hébert réjouirait assurément tous ses compatriotes.

CHOSSES DE FRANCE

Madame la marquise de Montebello. — Voyage du Président de la République à Brest

[Service spécial de l'ALBUM UNIVERSEL]

Au moment où tous les yeux sont fixés sur la Russie à l'occasion du voyage de M. Paul Loubet, Président de la République, les lecteurs de l'ALBUM UNIVERSEL me seront gré de leur donner un portrait biographique de Madame la Marquise de Montebello dont la haute culture intellectuelle permet de faire brillamment et sans effort, en ambassatrice très Française et très moderne, les honneurs du salon de l'éminent représentant de la France auprès de la cour de Russie.

J'étais à Moscou pendant les grandioses fêtes du couronnement du czar, en 1896; j'ai pu me rendre compte de l'art plus instinctif que cherché avec lequel l'Ambassatrice sait faire aimer la France. Je la vois encore quand son tour vint de marcher en tête du cortège donnant le bras à l'Empereur Nicolas II, dans ce magnifique palais impérial de la cité sainte du Kremlin, comme elle synthétisait bien la France! Ensuite vint le Prince de Naples, aujourd'hui roi d'Italie, conduisant l'Impératrice de Russie; le prince Henri de Prusse, frère de l'Empereur d'Allemagne, avec la reine des Hellènes. Le défilé ne comprenait que des princes et des princesses du Sang marchant au milieu d'une baie faite de tout ce que la Russie compte de notabilités parmi les représentants de la Noblesse de l'Empire Moscovite. La marquise de Montebello portait à cette cérémonie un magnifique costume de cour qui était bien de nature à maintenir le prestige et l'élégance du luxe français.

Le soir, à l'Ambassade de France installée pour la circonstance à Moscou dans le superbe palais de Scheremetief, elle accueillait les souverains russes. C'est en effet à la France qu'était échu l'honneur de recevoir la première visite de l'Empereur et de l'Impératrice après la solennité du couronnement. L'Ambassatrice avec beaucoup de tact et d'à propos, présenta à leurs Majestés tous les Français de distinction venus pour assister aux fêtes, notamment l'éminent peintre Gervex à qui le czar commanda le beau tableau du couronnement, cette magnifique toile qu'on a pu admirer à l'Exposition Universelle de 1900, dans un pavillon russe. Cette soirée très brillante fut, au dire de tous, la plus réussie des fêtes de Moscou. A cette soirée, la marquise de Montebello portait avec sa grâce exquise et habituelle une robe de soie rehaussée de perles et de roses de Nice.

Par sa grâce, aimable et fine, son élégante distinction et le charme de son esprit, Madame la Marquise de Montebello s'était vite concilié les sympathies de toute la haute société russe et celles des nombreux Français de marque appelés à prendre part aux fêtes de St-Petersbourg et de Moscou.

A Constantinople, où M. de Montebello séjourna en qualité d'Ambassadeur de la République française, comme dans les autres capitales où il a représenté la France, la Marquise de Montebello a laissé d'ineffaçables souvenirs.



Le Président de la République Française à travers les rues de Brest
(Photographie spéciale à l'ALBUM UNIVERSEL)



MADAME LA MARQUISE DE MONTEBELLO
(Photographie spéciale à l'ALBUM UNIVERSEL)

On se rappelle que pendant le deuxième voyage du czar en France, les souverains russes voulant montrer la haute estime en laquelle ils tiennent la Marquise de Montebello, l'Empereur servit de parrain et qu'une fête intime eu lieu à cette occasion au château de Compiègne.

Personne n'ignore que le Marquis de Montebello, Ambassadeur de France en Russie, grand cordon de la Légion d'honneur, est "persona gratissima" à la cour de Russie, et qu'une large part lui revient dans le rapprochement de la France et de la Russie qui a fait de ces deux grands pays des amis, des alliés.

La marquise ne se contente pas d'être la discrète collaboratrice de son mari et de l'aider à représenter la France avec éclat, elle s'est aussi imposé le devoir de la bienfaisance active à l'égard des Français pauvres habitant l'immense empire du Nord. Sa modestie me pardonnera, mais je ne puis passer sous silence le bien qu'elle répand autour d'elle sans chercher à s'en faire gloire. La colonie Française en Russie sait bien que c'est à son influence et à son initiative que l'on doit l'attribution par le gouvernement Français d'une somme de 300,000 francs prélevée sur les bénéfices du pari Mutuel pour l'érection de ce confortable hôpital français de Saint-Petersbourg où elle reçut, le 24 août 1897, M. le président Félix Faure, qui allait sceller la première pierre de cet édifice.

Le même soir, à l'occasion de cet inoubliable voyage en Russie du chef d'Etat Français, elle recevait le président de la République chez elle et donnait en son honneur une grande fête dans le somptueux palais de l'Ambassade Française dont les salons sont décorés avec un goût si parfait qu'on reconnaît la main d'une artiste à la fois musicienne et peintre; tout y est si bien dans la note, dans le ton, qu'on pourrait attribuer à la baguette d'une fée le splendide ensemble et les mille détails dont chacun rehausse l'éclat de ceux qui l'environnent. La fée existe: c'est la plus parisienne des ambassatrices, la marquise de Montebello.

LÉON BOUET.



Le Président de la République recevant les délégués des Sociétés de Gymnastique
(Photographie spéciale à l'ALBUM UNIVERSEL)



Remise des Décorations par le Président sur la Place d'Armes
(Photographie spéciale à l'ALBUM UNIVERSEL)

AUTOUR DU MONDE

UNE EXCURSION A HAITI

Si la Martinique est depuis quelque temps le pays des éruptions volcaniques, l'île d'Haïti a été de tout temps le pays de séruptions politiques qui ont, elles aussi, un caractère meurtrier. On se bat actuellement dans l'ancien domaine de Soulouque ; histoire en mains, pendant que nous sommes dans les Indes occidentales, étudions quelques-uns des types les plus intéressants de cette république noire.

Depuis que le crayon de Cham a popularisé dans le monde le nom de Soulouque et placé dans un Panthéon grotesque le susceptible monarque, il est bien difficile de parler sans rire de cet ancien empereur couleur d'ébène, de son pays et de ses sujets. Il n'y a pas de capitaine au long cours rapportant de Port de Prince un chargement de café, qui n'ait rapporté aussi des premiers temps de l'émancipation haïtienne des anecdotes et des tableaux qui tiendraient une place honorable dans l'album charivarique.

Vous croyez peut-être, me disait un jour un voyageur, que les croquis de Cham sont des charges ? Eh bien, je puis vous assurer que Cham n'a rien exagéré, que ses croquis sont des dessins et non pas des caricatures.

Puisque vous avez vu de près ce personnage, lui dis-je, racontez-nous donc quelques-uns de ces hauts faits.

— Volontiers, répondit mon interlocuteur. Non-seulement j'ai vu Soulouque, mais j'ai eu, de plus, l'insigne honneur de dîner avec lui, le jour où il y a de cela longtemps déjà, je lui fus présenté par le consul de France. Je dois avouer que le dîner n'était pas trop mauvais, et qu'il s'en faut de peu que le cuisinier de Sa Majesté Haïtienne ne soit un artiste consommé dans son art. Le vin, il est vrai, était détestable ; les convives d'humeur et de goût indépendants, et qui ne craignant pas le courroux de l'amphitryon, versaient sous la table tous les grands crus de Bordeaux, de Bourgogne et de Champagne dont on remplissait leurs verres à chaque toast. Je n'eus jamais si belle envie de rire.

Soulouque était à cette époque un gros noir qui portait assez allégrement ses soixante ans. Il était vêtu ce jour-là d'un habit à la française de velours marron, sur lequel resplendissaient les plaques de sa Légion d'honneur et de son ordre de Saint-Faustin. Dans une cu-



Soulouque



Le Prince Pierrot



La maison de Soulouque, à Fond Calalou



Un Instituteur



Garde Civique

lotte de casimir blanc et des bas de soie se dessinait une jambe dont l'empereur était tres-fier. Il avait aux pieds des souliers à boucles de diamant, diamants qui n'avaient certes pas été taillés dans des bouchons de carafe. Sous ce costume et avec son air débonnaire, il ressemblait plutôt à un domestique de bonne maison qu'au terrible sauvage à qui sont redoutables de leur mort des centaines d'individus, dont le seul crime était d'avoir la peau un peu moins noire que la sienne. Cependant c'était bien M. Faustin en chair et en os, buvant et mangeant comme un simple mortel. Il daignait être de bonne humeur ce jour-là, et il nous raconta au dessert plusieurs anecdotes tirées de l'album de Mathieu Laensberg ; c'était son livre de prédilection depuis qu'il savait lire presque couramment. Un de ses grandes prétentions

était de parler français. Il commençait assez bien ses phrases, et les tours les plus relevés, les imparfaits du subjonctif les plus audacieux ne lui faisaient pas peur ; mais, pour peu que le sujet l'emportât, il renonçait bientôt à la langue de Racine, à ses pompes, pour se rejeter dans le naïf patois de ses ancêtres. Il s'exprimait alors avec une verve, une vélocité qui ne permettaient plus de le suivre ; les paroles lui peltaient comme des coups de fusil dans un feu de peloton.

Voici un portrait que traçait de Soulouque un voyageur en 1858 :

« A voir ce gros nègre si bien portant, qui a l'air si heureux quand il passe ses troupes en revue, ou qu'il reçoit sur son trône le corps diplomatique, on croirait que rien ne manque plus à sa félicité.

« Il est craint désormais et respecté de tous ses sujets ; les mulâtres qu'il a si rudement châtiés, tremblaient tous devant lui ; nul ne songe à le détrôner. La plupart des souverains d'Europe ont traité avec lui d'égal à égal. Il est même trouvé des gens assez affamés de rubans pour solliciter ses décorations, et Soulouque s'est donné le malin plaisir de les leur faire attendre. Le café, l'acajou, le bois de campêche et les autres produits de l'île se vendent bien ; le cinquième qu'il prélève, à titre d'impôt, sur toutes les recettes de l'empire, donne un revenu assez considérable pour que, toutes les dépenses de l'Etat payées, il lui reste encore, à la fin de l'année, de quoi ajouter une broderie à son uniforme ou quelque nouveau diamant à sa couronne.

« Mais, hélas ! le sommeil que goûte Sa Majesté Haïtienne, dans un lit comparable à celui de Louis XIV à Versailles, est souvent troublé par deux visions : les Dominicains et le consul de France.

« Conquérir la république Dominicaine, voir flotter à Santo-Domingo le drapeau bleu et rouge d'Haïti, telle est l'idée fixe, le dada de Soulouque. Sous prétexte que l'ancienne

Saint-Domingue française et la colonie espagnole transformée en république Dominicaine ne firent autrefois qu'un seul Etat, Faustin, depuis qu'il a érigé la première en empire ne veut voir dans la seconde qu'un pays insurgé qu'il est de son devoir de soumettre et de son honneur de réduire. C'est en vain que la France et l'Angleterre qui, depuis 1844, aident et protègent cette petite nation, ont essayé de faire comprendre à Soulouque qu'il perdait son temps à vouloir s'en emparer. L'entêté monarque ne se le tient pas pour dit. Chaque année, au printemps, il rassemble ses troupes et s'en va l'en-guerre.

L'armée haïtienne, qui s'élève à trente mille hommes sur les cadres, mais en réalité à neuf ou dix mille soldats, quitte Port-au-Prince ou le Cap vers la fin de mars. Les guerriers noirs sont peu enthousiastes de combats. Ils savent par expérience, ou par des récits dont ils ne suspectent pas la sincérité, qu'il n'y a que des horions à récolter dans les champs de bataille où les conduit leur empereur. Aussi se gardent-ils bien de passer près d'un morne un peu boisé ou d'un marais couvert de palétuviers sans y chercher un refuge contre les hasards de la guerre. L'armée ne perd pas son temps à les retrouver. Après quinze jours ou trois semaines de marche au travers de montagnes, de forêts et de marécages où jamais route ne fut tracée, les plus courageux et les plus robustes arrivent sur la frontière dominicaine. Les provisions sont restées sur la route; les munitions sont épuisées, car tout nègre qui a entre les mains un fusil qui part se ferait scrupule de passer devant un arbre sans essayer d'y loger une balle, surtout si c'est un figuier; toute blessure faite à cet arbre maudit, où il croit que se cache le serpent qui perdit Eve, est à ses yeux une œuvre pieuse.

Les vêtements dont nos guerriers noirs ne se soucient guère, sont semés, lambeaux par lambeaux, sur le chemin; les armes dont le poids gênait la marche ont été jetées dans les rivières. Cependant il reste encore deux ou trois canons sans affût; on les abandonnera ingénieusement aux Dominicains en témoignage de la venue des armées impériales, mais, en attendant, on s'en sert pour ces salves triomphales par lesquelles l'empereur Faustin, dès qu'il a fait une lieue sur le territoire ennemi, annonce à l'île et au monde *insula et orbi*, qu'il vient de prendre possession de la république de Santo-Domingo.

Satisfait de ce résultat, chacun s'en revient chez soi au plus vite, et Soulouque court à Port-au-Prince célébrer sa victoire par un *Te Deum*. La cour et tous les fonctionnaires y assistent avec recueillement. En sortant de l'église on va voir fusiller les généraux qui ne se sont pas trouvés en même temps que l'empereur au rendez-vous de la gloire... et qu'on a pu rattraper.

Cependant, les Dominicains avertis de l'arrivée de leur redoutable ennemi, viennent à sa rencontre dès qu'ils sont assurés qu'il est reparti. Ils le suivent à leur tour, mais à une distance respectueuse; après l'avoir ainsi accompagné jusque ses terres, ils reprennent le chemin de leur capitale, chargés de tous les trophées qu'ils ont pu glaner sur la route. Dans ces campagnes mémorables, il est rare que les deux armées s'aperçoivent. Une fois, cependant, les dispositions des deux côtés, avaient été si mal prises, que trois ou quatre cents Haïtiens, débouchant tout à coup dans une clairière, se trouvèrent nez à nez avec à peu près autant de Dominicains. Les deux troupes, rivalisant de noble ardeur avec leurs chefs, tombèrent l'une sur l'autre... à coups de poing.

L'histoire rapporte que cette bataille, célèbre sous le nom de Las Carreas, ne fut pas favorable aux Haïtiens et que, dans leur déroute ils perdirent un homme, écrasé par les fuyards qui lui passèrent sur le corps. On dit pourtant que c'est à la suite de ce brillant fait d'armes que Soulouque crut devoir se proclamer empereur. Quoi qu'il en soit, c'est bien assurément en récompense de



Une Cuisinière



Un homme des champs

cette victoire que le général Santana, qui commandait les Dominicains reçut les titres de : *General en jefe de los ejércitos de la Republica Dominicana, de Libertador de la patria, de la Presidente del Estado*.



Un corps de Garde Haïtien

Pour leur malheur les nègres ont appris à se battre, et ils s'en donnent entre eux à l'appel du premier agitateur venu.

Les nègres d'Haïti sont chrétiens et catholiques le jour, et nulle part les prêtres ne voient accourir à leur confessionnal un plus grand nombre de pénitents. Cette dévotion, cependant, n'empêche point ceux qui se sont confessés le matin d'aller le soir au fond des bois ou sur quelque morne isolé sacrifier à Vaudoux. L'idole païenne que leurs pères adoraient en Afrique, et dont le culte s'est perpétué, malgré toutes les persécutions, n'a rien perdu pour eux de son prestige. S'il faut en croire les histoires qu'on raconte tout bas, les holocaustes qu'on offre à cette terrible divinité ne se composent pas seulement d'animaux. D'épouvantables débris font souvent frémir les voyageurs et les chasseurs qui se hasarrent dans les montagnes.

Il n'y a guère dans la république d'autre argent qu'un papier-monnaie émis par le gouvernement au fur et à mesure des besoins, qui ne repose sur aucun gage métallique ou territorial, et qui n'a d'autre garantie que celle inscrite sous cette forme : *Le Trésor public répond du présent billet pour la valeur d'une piastre.* Tel qu'il est, ce papier circule encore dans l'intérieur pour un soixantième environ de sa valeur nominale, et, chose plus curieuse, les naturels le préfèrent aux valeurs monnayées d'or ou d'argent, qu'on appelle de l'argent fort, tandis que la piastre-papier a reçu le nom de *Paplette*.

Edmond About dit, en parlant de la Grèce, qu'on y voit continuellement les rivières dans le chemin des hommes et les hommes dans celui des rivières. A Haïti, c'est autre chose; ce sont toujours les hommes qui sont dans le chemin des rivières. Celle des Citronniers est un cours d'eau assez important. Dans la saison des pluies, il coule à pleins bords sur une assez grande largeur; dans la saison sèche, il n'a plus qu'un mince filet d'eau. Les rives forment alors une route qui serait passable si elle n'était pavée de galets gros comme le poing, et s'il ne fallait à chaque instant passer d'une rive à l'autre quand un rocher ou un arbre tombé en travers empêchent de passer.

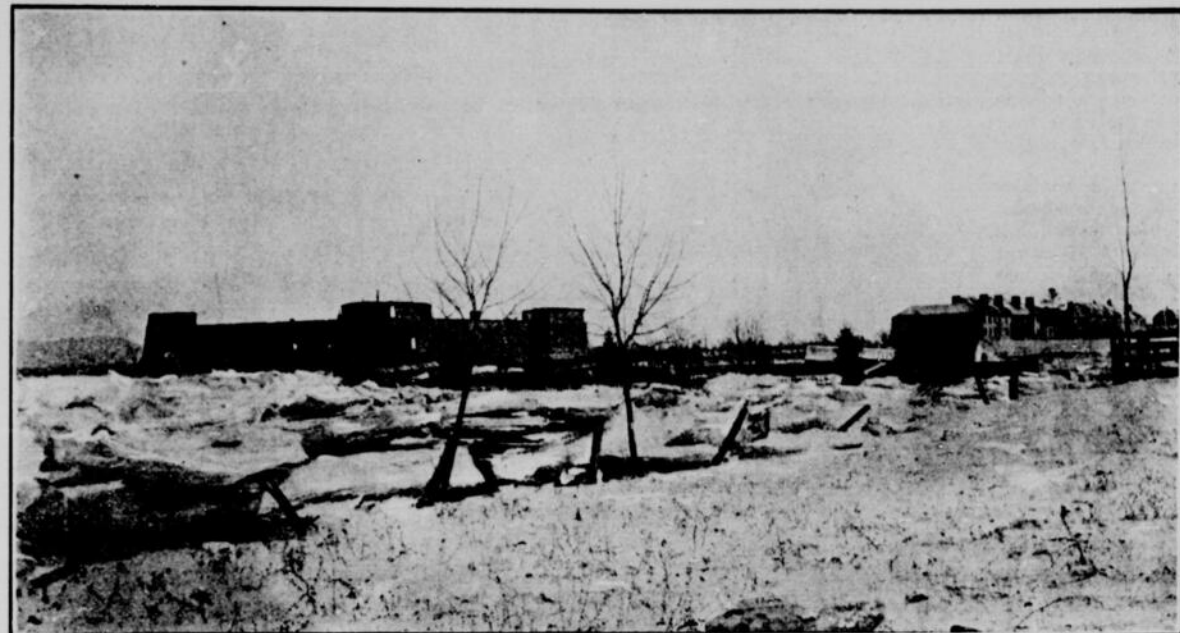
Rien qu'à cette courte description on peut juger du spectacle qu'offre le pays au point de vue topographique.



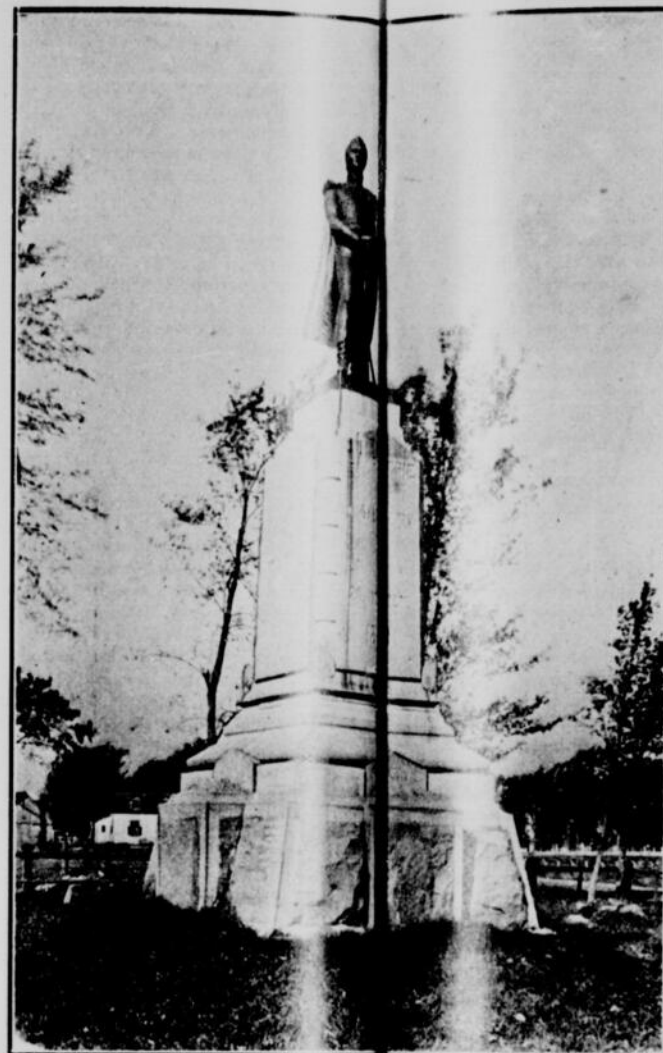
Dragon, petite tenue



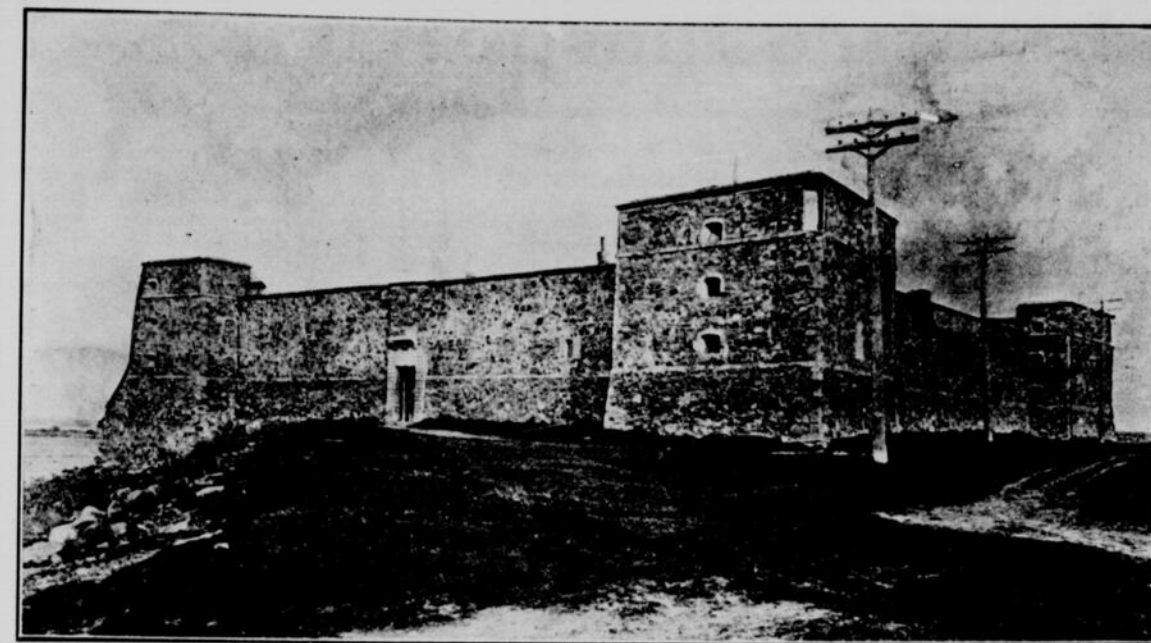
Haïtienne au marche



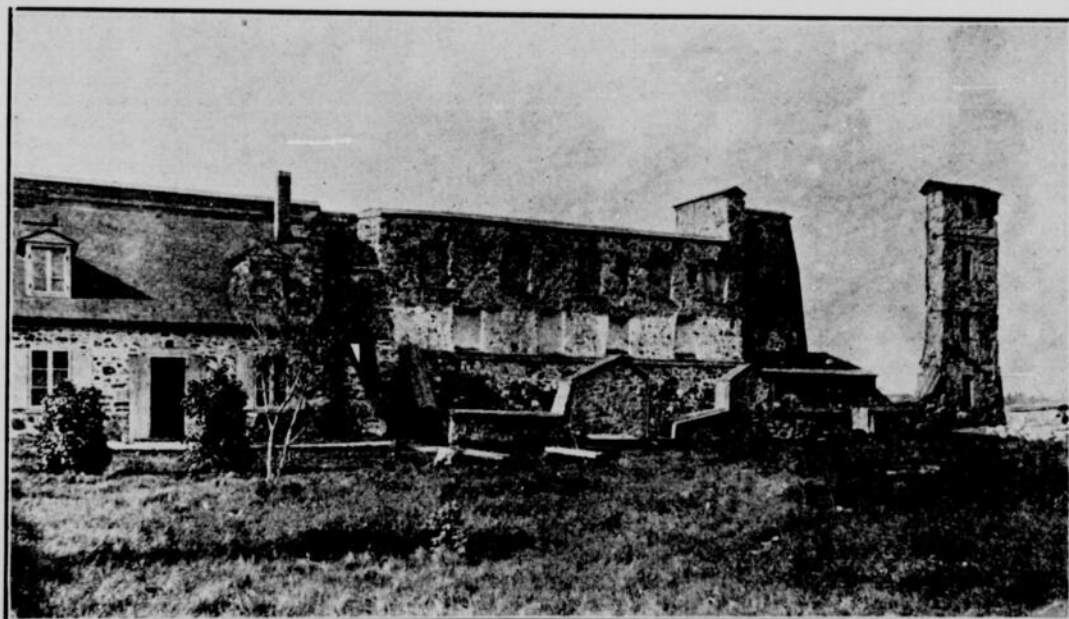
Le fort Chambly - Vue d'hiver.



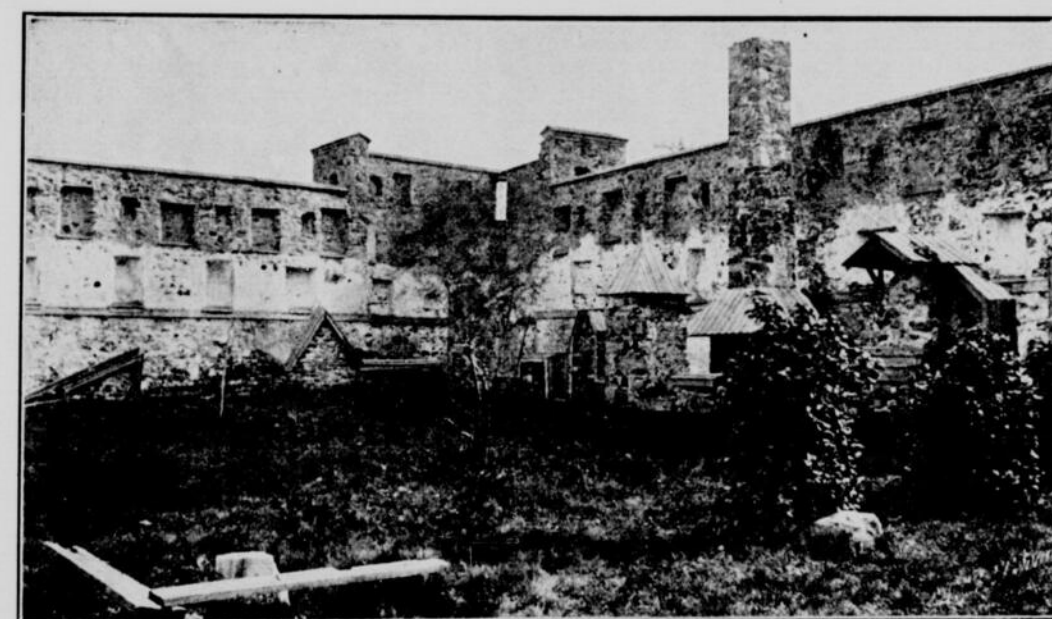
La statue de Salaberry.



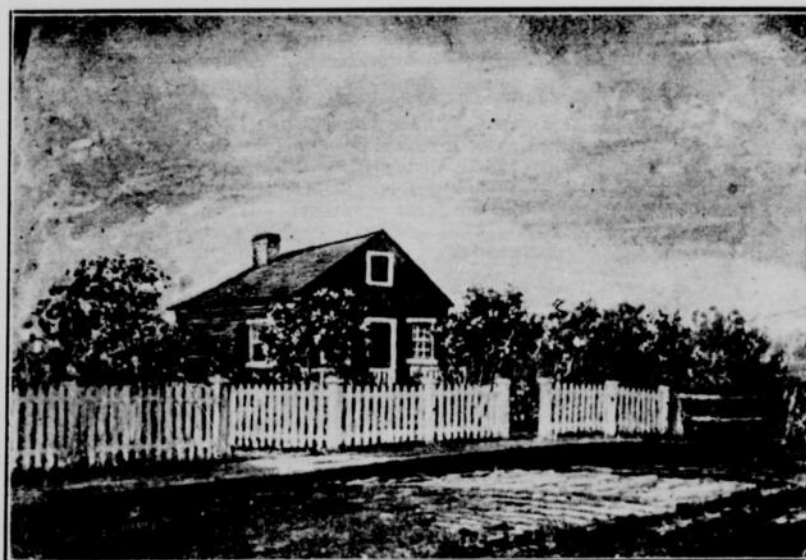
Le fort Chambly - Vue d'été.



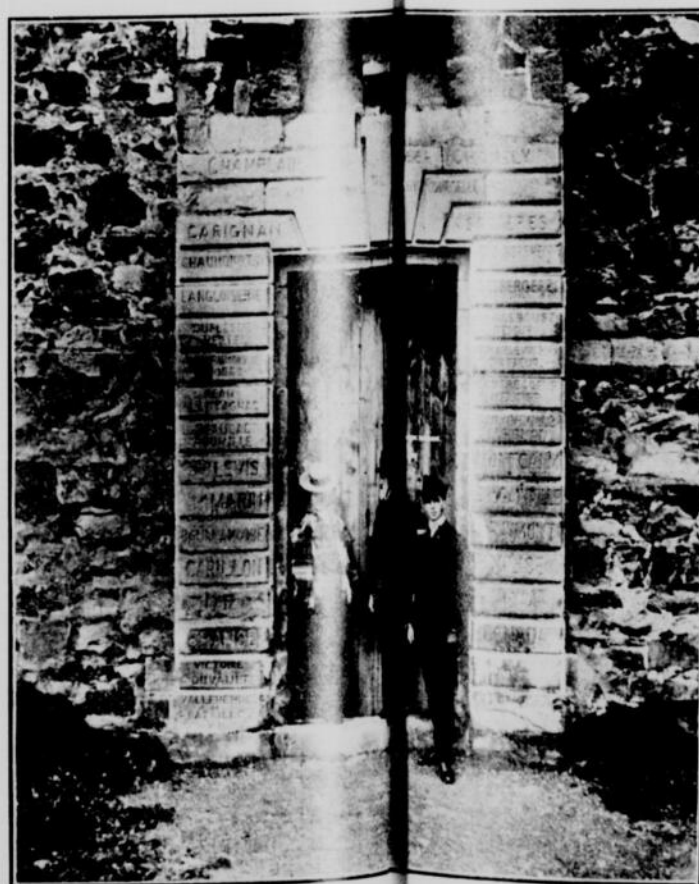
Ruines coté Ouest - Résidence du fort.



Ruines coté Sud - Ancienne chapelle.



Maison où naquit l'Albani.



Grande porte d'Honneur du Fort Chambly.



La maison de Salaberry.

UNE VISITE AU FORT CHAMBLY, L'UNE DE NOS PLUS JOLIES PLACES D'ÉTÉ, REMPLIE DE SOUVENIRS HISTORIQUES

(Photographies L. J. Perreault, photographe de Montréal)

La Mode Illustrée

La gravure centrale de cette page est consacrée à l'illustration des modes d'été pour jeunes gens et jeunes garçons, telles que nous les trouvons dans les meilleurs journaux de Paris que nous a apportés le dernier courrier. Ces toilettes de rue pour jeunes gens de 6 à 9 ans, de 10 à 15 et de 18 à 24, peuvent nous paraître étranges, mais, enfin, elles nous viennent tout droit de Paris, et, en fait de modes, la grande capitale n'admet pas de réplique.

**

Je réfère mon aimable correspondant de Grand'Mère à la grande gravure de cette page. Il y trouvera la réponse à la question qu'il me posait il y a quelque temps.

**

Il est bon à tout âge de tirer le meilleur parti de sa personne, afin de paraître agréable à son entourage. C'est un charme et un devoir même pour la grand'mère de mettre dans l'âme de ses petits-enfants, des souvenirs gracieux et doux. La façon dont on s'habille à cet âge a un réel intérêt. Jadis on avait le préjugé de croire que les couleurs claires étaient exclusivement réservées à la jeunesse. Mais nous avons changé tout cela. Si le noir a l'avantage d'habiller fort bien pour sortir les personnes âgées, chez elles les couleurs claires sont beaucoup plus seyantes. Le blanc, le crème, les gris les plus argentés, les tons lavande et perle, le beige pâle ne feront jamais hésiter une femme de goût à la recherche d'une toilette agréable à voir. Les couleurs claires tranchent moins aujourd'hui, du reste, où elles sont adoptées pour l'usage en général. Le blanc, les tons pâles s'adoucent encore par des broderies, des applications en tous genres, si bien que l'ensemble d'une réunion de printemps offre vraiment l'aspect d'un parterre de fleurs. C'est aussi un ancien préjugé de croire que les couleurs sombres sont les plus solides. C'est uniquement une affaire de soin et des femmes en grand nombre sont beaucoup plus à leur avantage dans des toilettes claires que dans des toilettes foncées. L'âge n'y fait rien. Certaines grand-mères ont l'art de s'encadrer dans des flots de dentelle, de chiffon blanc avec tant de grâce que ce genre d'élégance efface le nombre des années.

**

Au reste à notre époque dégagée des préjugés, le "qu'en dira-t-on" ne préoccupe plus personne. Chacun suit sa fantaisie et son goût. Les femmes cherchent franchement à paraître autant que possible à leur avantage et ce parti pris se confirme à toutes les époques de la vie. Jadis on se désolait au premier cheveu blanc. Teintures et postiches, on mettait tout en œuvre pour en dissimuler la trace. Actuellement

on serait tenté de leur sourire. On les choie presque, quelques personnes loin de les cacher soulignent par une mèche ajoutée ou une boucle entièrement blanche, la décoloration générale commençante. Nous devons constater que l'emploi très répandu de l'eau oxygénée et de ses dérivés hâte dans la chevelure l'apparition des fils argentés.



Parfois même, impatientes de brusquer la transition, quelques femmes cherchent à faire blanchir impunément leurs cheveux. Un visage jeune encore, encadré d'une coiffure neigeuse, s'affine et s'adoucit, tandis que l'effet contraire se produit en durcissant les traits si l'on a le tort de recourir à la teinture qui généralement très défectueuse en blond, est toujours fatale en noir : maux d'estomac, migraines, douleurs de tête et névralgies sont les symptômes de l'empoisonnement par le plomb ; ils vous guettent et menacent même la vue, le plus précieux de tous nos organes. Les spécialistes, les oculistes en renom indiquent souvent comme origine de la cataracte la fâcheuse habitude d'user de teinture. Un oeil de poudre fera le meilleur effet dès que les cheveux blancs seront déclarés, cela éclaircit et adoucit l'ensemble.

**

Le niveau de la toilette étant sensiblement le même pour les femmes jeunes ou pour les autres, on

peut donc adopter les mêmes couleurs, les mêmes façons, tant que la taille et la tournure s'y prêtent. C'est donc bien plutôt l'épaississement précoce qu'il faut redouter que la transformation du teint et des traits.

**

Les grands chapeaux vont bien à tout âge. La capote a vécu ! On n'en reste plus l'esclave. Et même les personnes qui ont résisté longtemps sont arrivées par gradation à porter de grands chapeaux. Pour celles qui ont dépassé la jeunesse, ils peuvent être accompagnés, comme les capotes, d'écharpes, de noues de tulle ou de brides en rubans. Dans ce cas, on écarte les formes trop originales, mais avec une coiffure un peu étoffée on sera tout à son avantage.

Expliquons la grande vignette ci-contre :

I. Blouse de drap noir avec basque ornée de biais de taffetas entièrement piqués ; ceux du devant sont agrémentés de petites olives. Col arrondi. Manches pagode. Cette blouse est doublée de soie. — II. Corsage-blouse en taffetas noir. Des plis devant plissés garnis de piqûres. Le milieu du devant est avec pli rond agrémenté de petits boutons fantaisie. Ceinture de velours. Grand col de tulle avec application de drap brodé de deux ruchons de mousseline de soie. Manches plissées terminées par un revers de tulle rappelant le col.

— III. Jaquette de drap noir ou couleur, garnie de deux petits plis piqués formant bretelles, fermée devant par des boutons or. Col rabattu entièrement piqué se terminant en revers. Manches garnies de piqûres. — IV. Corsage en taffetas toutes teintes plissé par groupes de trois petits plis. Le haut entièrement plissé et garni de galons multicolores, si multicolore l'empieçement. Col montant. Manches plissées en hauteur terminées par un poignet. — V. Corsage en taffetas toutes teintes, entièrement plissé en travers, les plis disposés par groupes de cinq sont alternés par un rang de velours serpentin. Le devant croisé est garni d'un plissé dissimulant la fermeture. Manches plissées du haut reposant sur un bouffant serré dans un poignet. — VI. Corsage en taffetas toutes teintes, plissé à petits plis lingerie garni d'entre-deux crème dans lesquels on passe des velours comète noirs. Col montant. Manches plissées en hauteur serrées dans un poignet. — VII. Bolero de drap noir orné de petites pattes en taffetas piqué ; celles du devant sont agrémentées de boutons fantaisie. Grand col arrondi en taffetas recouvert de piqûres et bordé d'un biais descendant sur le devant et contournant le bas du bolero. Manches pagode. — VIII. Corsage-blouse en soie toutes nuances, entièrement plissé en biais, orné d'entre-deux de dentelle gracieusement disposés dans lesquels on passe un velours noir. Manches d'une seule pièce terminées par un revers plissé. — IX. Blouse en taffetas noir à gros plis piqués disposés en travers avec plis ronds au milieu. Grand col de tulle crème avec broderie en application de soie blanche et galon violet or se terminant devant sous un lien de velours retenu par des choux.

FRENCHY.

DERNIÈRES CRÉATIONS D'ÉTÉ



CORSAGES, BLOUSES, BOLÉROS A LA MODE.

Photographes-Amateurs

Préparez-vous pour un grand concours que doit inaugurer
L'ALBUM UNIVERSEL

DES PRIX MAGNIFIQUES SERONT DECERNES AUX GAGNANTS

Gomme il y aura sept différentes classes de photographies, tout le monde aura une chance de décrocher un prix

Avec les beaux jours du mois de mai sont revenus, encore plus nombreux que par les années passées, ces essaims de *photographes amateurs* en quête de paysages enchanteurs, de scènes originales ou d'instantanés précieux.

C'est un passe-temps aussi intelligent, qu'*agréable et utile*, et L'ALBUM UNIVERSEL ne saurait trop l'encourager.

Nos photographes-amateurs forment légion dans notre belle province de Québec. Est-ce causé par la *richesse des paysages* qui nous entourent ou simplement par le *sens artistique* de notre population ? Probablement de ces deux causes corallaires l'une de l'autre.

La direction de L'ALBUM UNIVERSEL a donc décidé, de ce jour, d'instituer *un grand concours photographique* pour tous nos amateurs.

Nous sommes à faire les derniers arrangements et *dans quelques jours* nous serons en état de parler d'une manière plus positive.

Qu'il nous suffise pour aujourd'hui, de dire à tous nos lecteurs qu'au moins 21 PRIX, soit trois prix par classe de photographies seront distribués *aux meilleures photographies* qui nous parviendront, en fait de :

- 1.—Paysages ;
- 2.—Scène animée ;
- 3.—Portrait ;
- 4.—Scène originale ;
- 5.—Scène d'intérieur ;
- 6.—Un " flash-light " ;
- 7.—Instantané ;

LES PRIX SERONT MAGNIFIQUES, ON PEUT Y COMPTER

Pour avoir droit de concourir, il ne faudra qu'une *seule condition* :

Faire parvenir à L'ALBUM UNIVERSEL, en même temps que les photographies, un coupon spécial que nous publierons à cette fin.

PHOTOGRAPHES-AMATEURS, PREPAREZ-VOUS !



Spectacle féérique qu'offrirait l'intérieur de la montagne de Montréal, si on y creusait une suite de grottes suivant le plan ci-contre, soumis à l'ALBUM UNIVERSEL par l'un de nos concitoyens.—Pour plus amples détails, voir la page 146

LE BONHEUR, OU EST-IL ?

(CHARMANTE IDYLLE)

Poésie de
PAUL AVENEL

Musique de
ANATOLE LANCELOT

PIANO.

*Andantino
bien chanté.*

mf

ad lib. *rit.*

Andantino, avec expression.

p

rit.

rit.

mf

mf *rit.*

re - ves in - sen - sés... Tu dois te sou - ve - nir, ma -

rit.

REFRAIN.

gnon - ne, De li - vres se - des jours pas - sés! Ah! Tu se - rais infi -

suivez. *rit.* *p*

de - le, A nos tendres amours? Je n'en crois rien ma bel - le, Et je t'ai me tou -

p *p*

en élargissant.

jours, Je n'en crois rien, ma bel - le, Et je t'ai me, Oui je t'aime tou - jours.

mf *suivez.*

2^e COUPLET

Toi, dont le franc éclat de rire
Vibrant comme un timbre argentin,
Maintenant sur ta levre expire,
Comme un regret, comme un chagrin.
Ne vois-tu plus la vie en rose,
Comme jadis tu la voyais?
Olivette, dis-m'en la cause:
Je t'aime autant que je t'aimais.

Au refrain

3^e COUPLET

Dans ma mansarde, humble et petite,
Nous fûmes pourtant très heureux;
Les semaines y passaient vite,
Car nous étions bien amoureux.
Ton goût, devenant moins modeste,
Pour tes amours veut un palais...
Oh! je ne te dirai pas: « Reste! »
Mais je ne t'oublierai jamais.

Au refrain

4^e COUPLET

Espères-tu que ta jeunesse,
Dont j'ai connu tous les élans,
Au milieu du luxe renaisse,
Comme elle était en tes seize ans:
Ton baiser sera-t-il plus tendre?
Tes soupirs viendront-ils du cœur?
Mignonne, alors pourquoi prétendre
Avoir mieux que notre bonheur?

Au refrain

UNE PRIMEUR POUR PIANO

Le "Chœur des Soldats"

(3e acte) de la PRINCESSE BÉBÉ, l'opérette de Varivey
qui fait tant fureur à Paris.

Mouv^t de Marche

PIANO



p *cresc.*



p *légèrement*



p



p *cresc.*



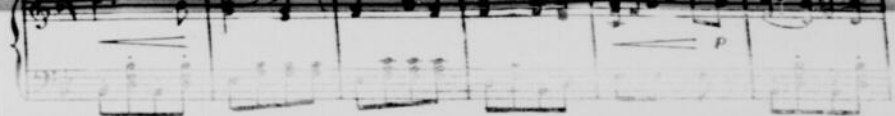
leger



p *cresc.* *f*



p *cresc.* *f*



p



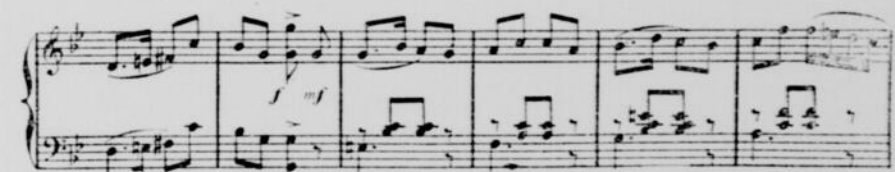
p *cresc.* *f* *ff*



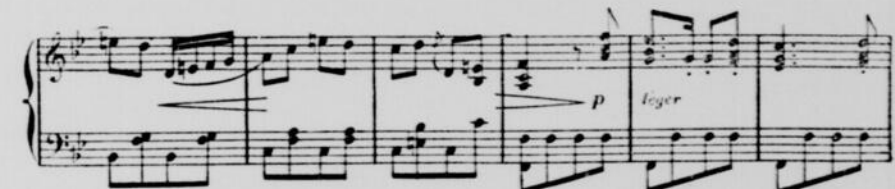
p *f*



p *f*



p *mf*



p *leger*



p *cresc.* *p*



p *ppp*

LES HOMMES DE DEMAIN

ALPHONSE BÉLAND

A l'occasion d'une de ces pages consacrées aux hommes de demain, un correspondant nous demande si, dans notre esprit, les enfants dont nous publions les portraits sont les plus extraordinaires que l'humanité ait produits. Assurément que non, et nous nous étonnerions d'une pareille question si nous ne savions combien il est difficile parfois de faire bien comprendre l'objet d'une fondation quelconque, si simple qu'elle soit.

Ce que nous avons voulu, dans cette galerie des Hommes de Demain, c'est moins glorifier la précocité du jeune âge que porter les parents à noter chez leurs enfants ces aptitudes particulières qui avec de la culture peuvent les mener à la célébrité—à une célébrité utile à eux-mêmes et à leur pays.



ALPHONSE BÉLAND, dans le service
(Photographie Laprés & Lavergne, artistes-photographes, coin des
rues Saint-Denis et Ontario)

L'histoire nous apprend en effet que chez la plupart des hommes devenus fameux par leur mérite, par leur génie ou leurs vertus, les qualités qui devaient les illustrer se sont révélées de bonne heure et d'une manière assez éclatante pour les distinguer des autres enfants de leur âge, comme plus tard ils devaient l'être des hommes. Prenons au hasard des noms : Rameau était un musicien distingué à sept ou huit ans ; Lesueur composa dès son enfance ainsi que Lulli ; mais un des plus grands exemples que l'on cite est sans doute celui de Mozart dont l'organisation merveilleuse tenait du prodige. Dès l'âge de quatre ans, il était un musicien consommé, jouant avec une sûreté, une précision rares même chez les vieux dilettanti.

Chez la plupart des artistes, des peintres, des sculpteurs, des poètes, la vocation s'est révélée de bonne heure par des marques auxquelles il était impossible de se méprendre. Ghirlandajo était obligé de renvoyer de son école Michel-Ange encore enfant en lui disant : " Nous n'avons plus rien à t'apprendre. Il en fut ainsi à peu près de Canova pour la sculpture et de Pierre de Cortone pour la peinture. Tel fut encore Adrien Brauer que son maître, l'avare François Hals, enfermait dans un grenier afin de le faire produire et de vendre comme siens ses tableaux.

Quelquefois c'est par le caractère et par la science que les enfants se font remarquer, montrant une fermeté et une intelligence au-dessus de leur âge. Dans ce nombre l'histoire mentionne Caton d'Utique, Alexandre le Grand, Marie Thérèse, les Gracques, Auguste, Pic de La Mirandole, etc.

L'Écossais Jacques Crichton, que Scaliger appelle un génie monstrueux, discutait en latin, en grec, en hébreu, en arabe, sur toute question qui lui était posée et il n'avait que quinze ans. Au XVI^e siècle Vincenzo Viviani était mathématicien à douze ans. Henri de Heineken—chose presque incroyable à l'âge de deux ans parlait déjà trois langues.

Enfin d'autres enfants ont dû leur illustration à la vigueur toute virile de leur caractère. Telles furent cette jeune sibérienne, Prascovie Lapouloff, qui, au commencement du XIX^e siècle, se rendit, à pied, d'Ischim à Moscou, pour demander la grâce de son père ; Elizabeth Cazotte, dont le dévouement fit reculer les massacreurs de septembre ; Mathieu Goffin, qui tout enfant, soutint le courroux d'une équipe de mineurs ensevelis sous une irruption d'eau, et bien d'autres encore dont l'histoire populaire de chaque pays peut s'enorgueillir.

Après ces remarques préliminaires on s'attend peut-être à ce que je proclame un enfant prodige, le petit bonhomme dont le nom figure en tête de cette étude. Je n'en ferai rien, pour la raison bien simple que Alphonse Béland est un enfant ordinaire. Sa carrière jusqu'à ce jour n'en est pas moins un enseignement pour la plupart des jeunes garçons de son âge.

Orphelin de père et sans fortune aucune, le jeune Alphonse Béland fréquente les écoles élémentaires avec le dessin bien arrêté de gagner sa vie dès qu'il aura appris le français, l'anglais, l'arithmétique, bref les notions indispensables à ce qui veut arriver. Ce fut pour lui un jeu et à l'âge de douze ans, fort de ce qu'il savait, il entra comme commissionnaire à la maison Beauchemin, section de reliure. Plusieurs mois durant il n'eut d'autre occupation apparente que de courir cent fois par jour de la rue St-Gabriel à la rue St-Paul et vice-versa. Combien peu il aurait appris à ce métier s'il n'avait employé ses quelques loisirs le jour, ses soirées tout entières, à lire tout ce qui lui tombait sous la main. C'est ainsi qu'il s'orna l'esprit à un âge et dans une condition de fortune où d'autres enfants ne pensent qu'à jouer ou à mal faire.



ALPHONSE BÉLAND, sur la rue
(Photographie Laprés & Lavergne, artistes-photographes, coin des
rues Saint-Denis et Ontario.)

Depuis quelques mois Alphonse Béland est à la " Montreal Publishing and Printing Co.," faisant des commissions tout le jour et s'employant tous les jours à lire journaux et livres. C'est dans l'exercice de ces fonctions bien modestes qu'il s'est révélé à tous ceux avec qui il est mis en rapport comme un homme actif, consciencieux, intelligent, zélé, observateur, discret, ambitieux et plus versé en histoire et dans les sciences que ne le sont bien des écoliers après cinq ou six ans de classes.

De lui, comme de quelques-uns de ses devanciers dans cette galerie des Hommes de Demain, nous oserons dire qu'il ira loin s'il ne déroge pas à la ligne de conduite qu'il s'est tracée.

A Propos de Volailles

COQ "GUELPH KING"

Brahma Foncé, Pesanteur 13 lbs.

Coq Guelf King, brahma foncé, pesanteur 13 lbs. Cet oiseau est considéré comme le plus beau spécimen de son espèce en Amérique. M. Sharp Butterfield, de Windsor, Ont., le juge le plus compétent du continent, le donne comme le plus parfait qu'il connaisse. M. Langelier a refusé \$100 pour *Guelf King* de M. W. Wilson, de East Oro, Ont.

Sa "carrière d'exposition", en parlance d'amateur, a été une suite de succès non interrompus, dans les plus grandes expositions du pays. Cet oiseau est si remarquable que M. Broomhead, éditeur de *Poultry*, à Londres, a écrit à son propriétaire lui demandant une photographie pour être publiée dans son journal, afin, dit-il, "de montrer à nos amateurs, ici, ce que peuvent nos cousins d'outre-mer".

Guelf King est non seulement un oiseau d'exposition remarquable, mais aussi un progéniteur digne de mention. Il a des fils et des filles jusqu'à Brandon, Manitoba, et Iowa City, E. U. A., à l'ouest, et Dartmouth, Nouvelle-Ecosse, à l'est.

Ce coq a réussi à gagner deux ans de suite la coupe offerte par l'Exposition de Montréal pour les asiatiques, battant chaque année au-delà de cinquante concu-



rents, parmi les Brahmas Gris, Brahmas Foncés, Langshams Noirs et Blancs Cochinchinois Chamois, Blancs, Noirs et Perdrix.

Nous reproduirons dans le prochain numéro, si l'espace nous le permet, une photographie de *Beston Queen*, sa digne compagne.

Nous devons aussi ajouter qu'il a gagné l'hiver dernier, à l'Exposition de Montréal, le prix spécial pour le plus bel oiseau, ayant à concourir contre 2937 rivaux.



J. BRUNET

Atelier de Marbre et Granit

Demandez nos prix avant de placer vos commandes ailleurs

Bureau et Atelier : GOTES DES NEIGES MONTREAL

Téléphone Bell Up 1466

Connection gratuite pour Montréal

Au feu.

Le savant Budé travaillait dans son cabinet; un domestique tout essoufflé vint lui dire que le feu était à la maison.

Allez le dire à ma femme, répondit-il, je ne me mêle pas des affaires de ménage.

Reconnaissance.

Un Parisien tire son porte cigares.

— En auriez-vous un à me donner ? lui dit un bohème qui connaissait vaguement.

— C'est mon dernier.

— Je vous suis d'autant plus reconnaissant !

Mme Bidon. — Oh ! mon mari est un homme rangé. Le soir, il va régulièrement au café prendre ses deux bocks et il rentre à dix heures.

Mme Bonnapate. — Le mien est tout aussi régulier dans ses habitudes. Tous les soirs, il va au café prendre ses dix bocks et il rentre à deux heures.

A la chasse :

— Mais qu'est-ce que vous faites ? vous êtes fou, vous visez un de vos compagnons de chasse ?

— Laissez faire ! c'est la seule chance que j'aie de toucher le lapin qui passe près de lui.



UN BEAU BUSTE

Notre méthode de traitement pour

.. Développer le Buste...

a les avantages suivants qu'aucune autre méthode ne possède et nous la garantissons.

CERTITUDE. — Ceci est prouvé par des sujets vivants, des photographies et des certificats assermentés.

RAPIDITE. — Aucune autre méthode ne peut donner un développement aussi rapide.

FACILITE. — Aucun effort, aucun travail quelconque est nécessaire. C'est un traitement que vous suivez à la maison.

INOFFENSIF. — 3,000 médecins, seulement au Canada, peuvent certifier ce que nous avançons.

COUT. — Bien modique. Un seul prix, soit pour le cas le plus facile ou le plus difficile.

Notre brochure donnant de plus amples informations sera envoyée sous enveloppe cachetée, sur réception de ic. en timbres.

MOLDENE TOILET CO., Toronto.

Choses du Sport

LE TURF

Dans un précédent numéro, nous donnions quelques détails sur la vie laborieuse du jockey. Il y a cependant un personnage dans une écurie de courses qui, moins connu du public que le jockey, a encore plus d'importance : c'est l'entraîneur. Quand on le voit au pesage, donner ses derniers conseils au jockey, quand on songe au salaire souvent énorme que retire cet employé, on est porté à se dire : voilà un homme qui gagne facilement son argent. En effet n'a-t-il pas une douzaine d'employés pour faire l'ouvrage, pour exécuter ses ordres ? En supposant que ses chevaux prennent part à cinq ou six courses, cela ne lui fait-il pas que deux heures d'ouvrage à peu près ? Quelle vie facile, n'est-ce pas ?

On ne pense pas aux longues années de labeur ardu et difficile écoulées avant qu'un entraîneur obtienne une bonne réputation. Quand enfin, après de longues années d'attente, il a obtenu la charge d'entraîner une bonne écurie de course, c'est à peine si l'entraîneur connaît quelques semaines de repos et de plaisirs. Et encore, pendant ces vacances l'entraîneur devra rester en relation avec les gens de la ferme d'entraînement pour connaître la condition de ses chevaux et la somme d'ouvrage qu'ils font chaque jour.

Quelque temps avant l'ouverture de la saison de courses, l'entraîneur commence son ouvrage réel de chaque jour. Le propriétaire a élevé ou acheté un certain nombre de chevaux. Pour cela, il s'est guidé sur la généalogie de chacun de ses chevaux, sur les faits et gestes de ses ancêtres. Mais quand arrive le temps des courses, ce n'est plus la qualité des ancêtres qui sont quelque chose, ce sont les capacités de chaque cheval et ses capacités, c'est l'entraîneur qui a la charge de les découvrir et de les faire valoir.

Du lever du soleil à son coucher, il est en compagnie de ses chevaux, les faisant travailler tantôt seuls, tantôt par groupes, les étudiant sans cesse. Tel cheval montre beaucoup de vitesse mais peu d'endurance ; tel autre est moins rapide, mais résistant. Un poulain s'améliore lentement et ne sera bon que tard dans la saison, un autre ne vaut rien pour la course et ne sera bon qu'à la ferme, le poulain est intraitable, vicieux, ce sera au vétérinaire de changer cela ; cet autre est paresseux et a besoin d'être éperonné : pour un autre encore, c'est tout le contraire et que d'autres considérations à faire. L'entraîneur doit tout étudier, tout connaître, tout peser, car c'est lui qui décidera que tel ou tel cheval partira dans une course plutôt que dans une autre. Il ne laisse pas ses chevaux, à l'écurie aussi bien que sur la piste ; il étudie leur allure au pas, au trot, au galop. Montre en main, il les fera parcourir telle ou telle distance à toute vitesse. Tout cela sera minutieusement noté pour que le jour de la course venu, il puisse donner des instructions certaines au jockey.

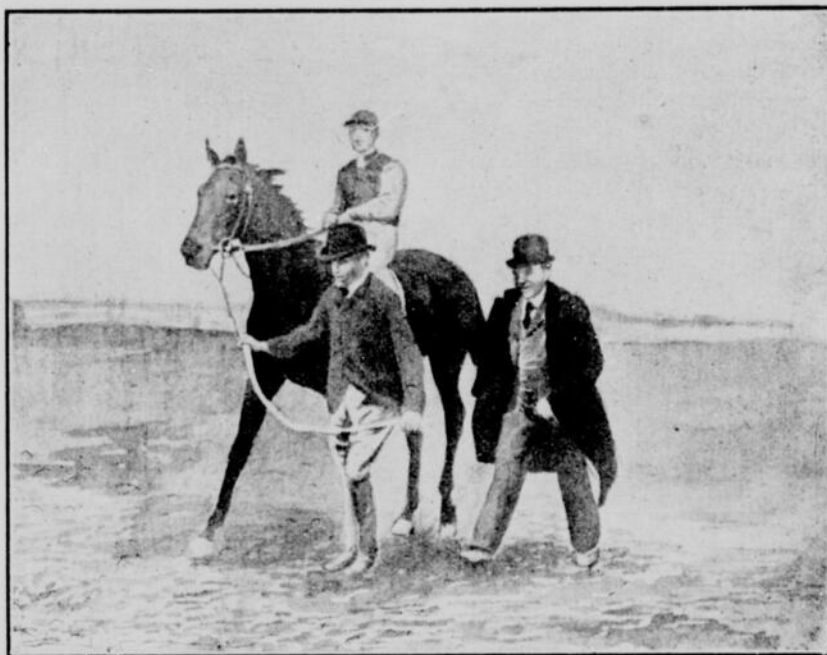
Et il en est ainsi pendant de longs mois. Ajoutez à cela, la responsabilité qui pèse sur les épaules de l'entraîneur et vous ne vous étonnerez plus qu'on lui

paie un gros salaire. Le temps des courses venu, les inquiétudes commencent. Ses chevaux peuvent être blessés ou tués, un poulain de 50,000 dollars court autant de risques qu'un autre de cinq cents. Son anxiété ne cesse qu'au moment où on lui ramène sa monture triomphante ou vaincue.

Comme on le voit par ce court aperçu, la vie de l'entraîneur a ses épines si elle compte des roses. N'en est-il pas ainsi pour tous et chacun ?

JEUX ATHLETIQUES

Arthur F. Duffey, le fameux coureur de l'Université de Georgetown, vient de mettre un grand record à son crédit et d'ajouter un nouveau triomphe à sa longue suite de victoires. Sur la piste de " Berkeley Oval " le 31 mai dernier, il a vaincu quatre des plus



LE FAMEUX COUREUR ANGLAIS " SCEPTRE "

Qui a gagné vendredi dernier la bourse de \$22 500 à Epsom (Angleterre). Il y a quelques jours elle gagnait une autre bourse de \$15 000. Son propriétaire, M. R. S. Siever, a refusé de le céder pour la somme extraordinaire de \$140,000.

fameux coureurs des Universités américaines et établi un nouveau record du monde pour la distance de 100 verges, qu'il a parcourue en 9³/₅ secondes.

Parmi ses adversaires se trouvait Schick, le plus rapide coureur que l'Université de Harvard ait jamais eu, et Schick ne put faire mieux qu'arriver huit pieds en arrière du champion.

Ce record de Duffey n'a été égalé qu'une fois et par un professionnel : Pipe Donovan.

Il semble que ce record ne sera jamais battu car les experts s'accordent à dire que c'est à peu près la limite de la vitesse humaine. Mais combien de fois ces prédictions ne sont-elles pas tombées à l'eau ?

L'entraînement n'a peut-être pas encore dit son dernier mot. Duffey a même déclaré avoir fait un mauvais départ : qui sait s'il n'aurait pu faire mieux, car au contraire de Schick, il n'était nullement épuisé à la fin de la course. Cette course a créé un enthousiasme indescriptible et c'est justice, elle est phénoménale.

LA BOXE

Les Américains s'amuse beaucoup de voir les Anglais annoncer à grands sons de trompettes les

batailles qui auront lieu en Angleterre pendant les fêtes du couronnement. Dans ses plus beaux jours, Barnum n'aurait pas fait plus de tapage avec son cirque. A tout seigneur, tout honneur. Commençons par les heavy-weights. Il n'y a aucun doute que Ruhlin et Sharkey peuvent faire une grande bataille de leur rencontre ; mais il n'en est pas moins vrai que Sharkey n'est plus que l'ombre de l'ancien matelot et que Ruhlin, après avoir montré qu'il pouvait y avoir en lui l'étoffe d'un champion, a tellement rétrogradé qu'il est relégué à l'arrière bande sa classe. Ce qui donne le plus de poids à cette rencontre, c'est l'annonce que le vainqueur devra rencontrer à l'automne soit Jeffries ou Fitzsimmons, selon que l'un ou l'autre gagnera le championnat du monde le 25 juillet prochain.

Dans les middle weights, Tommy Ryan devra faire face à Johnny Morgan pour le championnat du monde. Les Yankees disent que ce pauvre Morgan s'en va à la boucherie et que cette rencontre sera un vrai meurtre. Ryan n'est pas en odeur de sainteté de ce côté de l'océan. On ne l'aime pas pour le grand soin qu'il prend d'éviter tout adversaire sérieux pour ne rencontrer que des hommes de quatrième ou de cinquième classe. Et de deux ! S'il faut en croire les annonces anglaises, Joe Walcott et Tommy West se batront aussi pour le championnat welter-weight. Ceci n'est guère possible. Walcott a le titre de champion et est en état de le défendre, mais Tommy West n'est jamais capable de descendre à la limite sans se rendre malade et incapable de faire une lutte quelconque à la " terreur des Barbades. " Et de trois !

Le plus surprenant dans ce sans-gêne au sujet des championnats du monde, c'est de voir annoncer la rencontre Frank Erne et Pat Daly pour le championnat light-weight. Championnat d'Angleterre, ce peut être vrai, mais championnat du monde est impossible à digérer. Il n'y a pas assez longtemps que Erne s'est fait détrôner par Joe Gans. En somme, les Anglais verront certainement des rencontres meilleures que celles dont ils sont généralement témoins ; mais aucune de ces batailles ne décidera d'un championnat du monde. John Bull peut en faire son deuil.

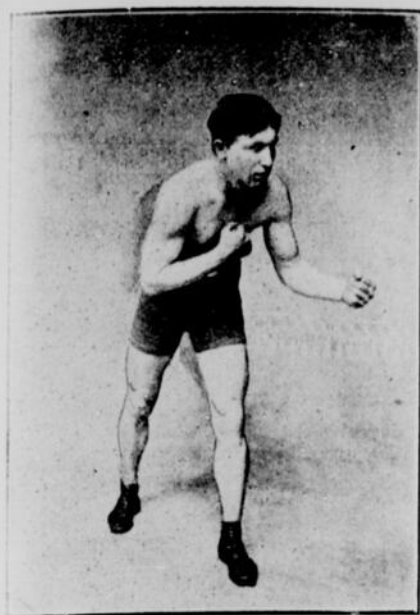
Jim Corbett s'est de nouveau mis en tête de reconquérir le championnat du monde. Corbett est un athlète qui ne se contente

pas d'avoird pareilles idées, il prend les moyens de les mener à bonne fin. Il a déjà commencé à s'entraîner afin d'être dans la meilleure des conditions pour l'automne, époque où il se battra avec le champion.

La plus grande espérance de Pompadour Jim est que Jeffries sorte vainqueur de sa rencontre avec Fitzsimmons et cela pour deux raisons : d'abord Jeffries lui a promis une rencontre ; ensuite Corbett est d'opinion que s'il a pu, déjà, jouer pendant 23 rondes avec le gros Jeff, il pourra le faire encore pendant 25 et remporter la victoire sur les points. De cela, il ne faut pas douter.

Mais il peut arriver que Fitzsimmons gagne et il y a un bon sport américain qui vient d'offrir de parier 10,000 dollars que cela arrivera. Dans ce cas, Corbett, qui est dans les meilleurs termes avec Fitzsimmons, espère que ce dernier voudra bien lui accorder une revanche. Fitz accédera probablement à sa demande, d'abord, parce qu'il est convaincu de pouvoir le battre assez aisément, ensuite parce qu'il aimerait mieux voir Corbett champion qu'aucun autre, au cas où lui-même ne le serait plus.

Corbett a pesé tout cela et il est à sa maison de campagne, s'entraînant méthodiquement, car Jim est



LOUIS BEANSEY

Jeune boxeur qui est prêt à rencontrer tout venant dans les 133-135 et 138 livres. Beansey est un canadien français pur sang élevé aux Etats-Unis et ne parlant pas un traître mot de français. Son nom est Joseph-Antoine-Louis Lefebvre, d'où la traduction "Beansey." Beansey a déjà défait Maxy Hawph, Fred Wyatt, Dutch Doran, Saffers, Jack Currie, Kid Erick, Tom Lafleur (un autre canadien) Mik Dyan, Al Johnson. Il est de Troy N. Y. et est couvreur d'arbuses de son métier. Beansey est passé aux bureaux de l'ALBUM UNIVERSEL la semaine dernière.

un homme pratique, connaissant la valeur d'un bon entraînement.

Bob Fitzsimmons, fils, est bien anxieux de voir son père regagner son titre de champion. On raconte qu'un de ces derniers soirs, le jeune Bob faisait sa prière, à genoux, dans son petit lit. Avant de faire son dernier signe de croix, l'enfant dit avec une grande ferveur : O mon Dieu, faites que mon papa gagne sa bataille ! Le cœur du vieux Bob en a tressailli d'aise et de bonheur quand on lui a conté la chose. Il s'est juré d'aider le bon Dieu pour exaucer la prière de son fils.

BILLARD

Nous disions, il y a quelque temps, à propos d'une rencontre entre amateur et professionnel, que toutes nos sympathies étaient pour l'amateur, car il avait tout le désavantage. Plusieurs nous ont demandé pourquoi. Nous ne traiterons pas la question au point de vue particulier, mais général et nous donnerons la parole au vétérinaire billardiste, Maurice Daly.

En comparant les moyennes que faisaient les professionnels dans la partie au cadre de 14 pouces, avec celles que font aujourd'hui les plus forts amateurs, on voit combien grande est la différence au point de vue de l'habileté. Il y a huit ans, Schaefer, Slosson et Ives faisaient des moyennes variant de 17 à 48, tandis qu'aujourd'hui, nos meilleurs amateurs sont plus que satisfaits avec 8, 9, 10. En 1894, sur 3600 points, Ives fit une moyenne générale de 48, 24, 37.

Il n'y a certainement pas de comparaison entre les professionnels de cette classe et les amateurs, mais à part ceux-là, il y a une classe de professionnels, la deuxième, avec laquelle les amateurs de première force peuvent mesurer leurs connaissances et leur habileté. Jamais dans l'histoire du billard, l'amateur ne s'est autant rapproché du professionnel. La raison principale pour laquelle l'amateur ne peut atteindre le

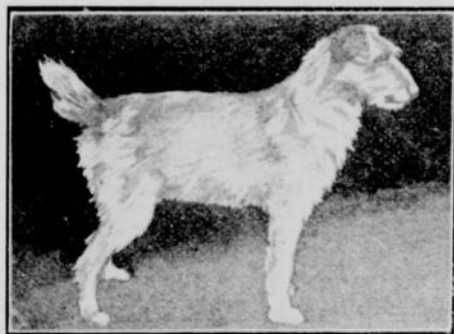
même degré d'habileté que le professionnel est que ce dernier ne vit que du billard et que pour lui, pendant que l'amateur ne joue que pour son plaisir.

Ma propre expérience, continuait Daly, est une preuve de ce que j'avance. J'ai réellement appris le jeu sans toucher une bille. Pendant ma jeunesse, je travaillais dans la salle de mon oncle et je regardais jouer les professionnels. Je les voyais faire des points. Je remarquais comment ils les réussissaient et pourquoi ils s'y prenaient de telle ou telle façon.

Tout cela se gravait dans mon esprit et quand je commençai à jouer, je me servis de moyens appris par instinct et sans intention.

Il n'y a aucun doute que l'amateur possède autant d'intelligence et qu'il peut apprendre beaucoup en regardant jouer les professionnels, mais il ne donne pas au jeu la même attention que l'homme du métier, pendant que l'amateur se contente d'une position passable. L'amateur n'a pas autant de science technique et ne joue pas la position avec autant de sûreté et de précision. Quand un joueur a les billes séparées, éloignées les unes des autres, il a un système pour les réunir, puis quand il les a en position, il emploie un autre système pour les conserver. C'est justement à ce point, dans le jeu rapproché, que se fait surtout sentir la différence entre l'amateur et le professionnel. L'amateur ne peut conserver les billes autant que le professionnel ; il manque de contrôle. Le professionnel a toujours pour but d'avoir les billes en position parfaite. Le professionnel fait des choses que l'amateur ne sait pas faire : il sait ramener juste, glisser entre les billes, tourner autour et c'est là où il excelle.

J'ai longtemps cherché pour connaître la cause de la supériorité de Frank Ives sur Schaefer à la partie au cadre. Enfin, je m'aperçus que, en faisant parcourir, disons dix pieds, à une bille pour la ramener en position, Ives la ramenait en position parfaite huit fois sur dix,



LE CHIEN FAVORI DU ROI EDOUARD

On sait que Sa Majesté est amateur de chiens. Son favori est un *Irish terrier* dont nous reproduisons la photographie. "Jack" ne quitte jamais son auguste maître.

pendant que Schaefer ne réussissait que sept fois. C'était juste cette petite différence qui donnait à Ives sa supériorité.

Le professionnel calcule mieux et c'est ce qui lui permet d'escompter l'amateur. Sur le jeu ouvert il n'y a guère de différence entre eux. Quoiqu'il en soit, ce sont les amateurs qui aujourd'hui, ont le sort du billard entre les mains. Je termine en disant qu'il est bien placé.

Comme on le voit par cette opinion d'un ancien champion, le professionnel a un immense avantage sur l'amateur. Le premier pratique continuellement. C'est son métier, son gagne-pain. Il ne songe qu'à cela, qu'à s'améliorer constamment. Plus habile il sera, plus grandes seront ses chances de succès financier. L'amateur, au contraire, ne joue que dans ses heures de loisir, bien souvent il jouera sans goût, sans attention. Il sera préoccupé par le souci de ses affaires, par mille autre choses. Certes il aura plus

de satisfaction s'il voit ses efforts couronnés de réussite, mais, s'il ne fait pas de progrès rapides, seul son amour propre en souffrira ; cela ne l'empêchera pas de vivre en paix. L'amateur pourra à peine consacrer au plus deux heures par jour au billard et pas tous les jours pendant que le professionnel y consacrer ses journées. Enfin, si l'amateur n'est pas trop bien partagé sous le rapport de la fortune, il sera sans cesse arrêté par le souci du quart d'heure de Robelais, car le billard est un amusement assez dispendieux. Le professionnel n'a pas ce souci.

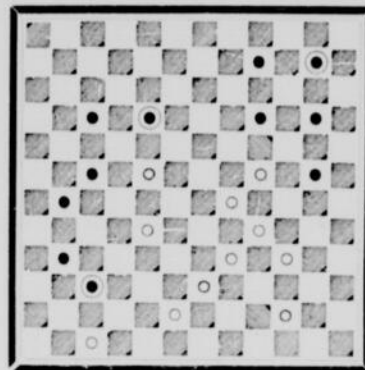
Nous avons donc raison de dire que dans toute rencontre entre un professionnel et un amateur, nos souhaits vont à ce dernier, car il lui faut une grande dose de courage pour affronter son rival, mieux préparé et mieux aguerri

HECTOR.

No 257.—PROBLEME DE DAMES

Composé par M. Napoléon Contant, Montréal

Noirs.—11 pièces



Blancs.—11 pièces

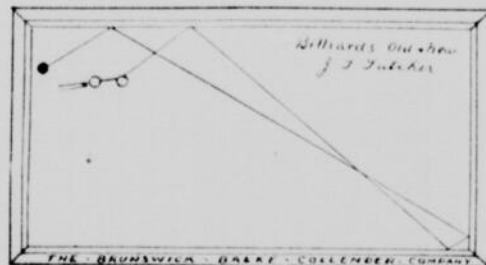
Les blancs jouent et gagnent

Solution du problème qui a paru dans le No 4

Blancs		Noirs	
64	59	28	41
53	48	41	54
65	60	54	65
44	37	31	44
55	49	44	55
45	38	33	44
46	39	34	45
51	49	55	44
56	50	44	57
47	41	36	34
58	51	50	46
52	2	65	52
2	59	gagnent	

OHE, LES SPORTS !

Tous nos sports sont invités à collaborer à cette page. L'ALBUM recevra avec plaisir toute communication concernant défis, matchs, parties, records, pedigrees, etc. Les photographies seront retournées par nous parfaitement intactes. Adressez : Rédacteur du Sport, "Album Universel", Boîte postale 758, Montréal.



Exécution :—Coup curieux, résultat d'une fausse-queue, néanmoins praticable—effet à droite—fort.

A. M.

Tableau d'Honneur

des Belles Actions

Recueillies chaque semaine dans tous les domaines de la vie nationale au Canada et aux Etats-Unis.

Les citoyens de Nicolet ont bien mérité de l'estime générale en se mettant bravement à l'œuvre pour recueillir la souscription de leur généreuse ville et organiser une grande fête patriotique pour l'œuvre du monument de Cremazie.

L'Hon. J.-D. Rolland, conseiller législatif et délégué de la Chambre de Commerce au congrès de Toronto, a bien mérité de tous les Canadiens, en prononçant dans la capitale d'Ontario, les paroles suivantes : " Le Canada ne doit rien à l'Angleterre, et cette dernière devrait être satisfaite de l'état de choses actuel. En cas de péril, elle peut toujours compter sur notre dévouement, notre aide et notre loyauté. Insister pour nous obliger à contribuer obligatoirement en hommes et en argent à la défense générale de l'empire serait une marque de défiance contre nous."

M. Edouard Filiatrault, de Saint-Hyacinthe, a bien mérité l'estime générale de tous les catholiques pratiquants du pays en prévenant un conflit malheureux qui aurait pu résulter de la détermination apparente de certains personnages de religion différente et de localité étrangère, à rompre les rangs de la procession du Très Saint-Sacrement, le jour de la Fête-Dieu, à Saint-Zothique.

Son Honneur le maire Cochrane a bien mérité de tous les contribuables en refusant la semaine dernière de signer un contrat de pavage, donnant pour raison que les obligations de la compagnie n'étaient pas assez explicites.

M. Cockshutt, de Brandford, Ont., a bien mérité de tous les canadiens en prononçant devant les magnats du commerce, à Torono, des paroles excessivement élogieuses à l'adresse des canadiens français.

Sa grandeur, Mgr l'archevêque de Montréal, a bien mérité de la nation en prescrivant un *Te Deum* solennel à l'occasion du traité de paix Anglo Boër.

Le Conseil des Ministres Provinciaux a bien mérité de la nation pour le crédit de \$15,000 qu'il a affecté aux grandes fêtes qui auront lieu à Québec au mois de juin.

Les belles actions de la vie ordinaire sont plus efficaces que l'héroïsme pour entraîner les sociétés vers le beau, vers le bien. Voilà pourquoi l'ALBUM UNIVERSEL a institué le présent Tableau d'Honneur. Dans cette œuvre qu'il considère aussi pratique dans sa forme qu'idéaliste en son principe, il a lieu de compter sur le concours zélé et soutenu de tous ceux qui s'intéressent à l'avancement intellectuel et matériel de la nation.

Qu'on lui communique de tous les coins du pays les belles actions mises au crédit de tel ou tel de nos concitoyens, hommes ou femmes, vieillards ou enfants, et l'ALBUM non-seulement les enregistrera dans son Tableau d'Honneur de chaque semaine, mais il les illustrera au besoin.

Qu'on se le dise !